

alain séraphine

JOURNAL D'UN MÉTI-SABLE

Le regard d'Antigone



JOURNAL D'UN MÉTI-SABLE

Le regard d'Antigone

AVEC L'AIMABLE PARTICIPATION DU GROUPE OCÉANE – 2014

Incipit

Est-ce par raison ou par déraison? Je vais me risquer à quelques confidences, quelques réflexions, extraites à la fois d'une mémoire collective fugace, mais aussi de ce qui aurait été le carnet intime d'un jeune « Méti-sable ».

Malgré mes recherches, exploratoires par le sensible, "Méti-sable" aujourd'hui encore demeure une énigme.

Très peu de choses en seraient aujourd'hui connues : ce qu'il est, d'où il vient. Et puis quelle serait sa destinée? Pour ce qui serait de sa provenance, il y aurait deux hypothèses, issues de la mémoire collective.

La première affirme que le « Méti-sable » serait la résultante de mouvements migratoires planétaires répétés au cours des siècles écoulés. Ces mouvements souvent contraints et marqués par l'exploitation de l'homme par l'homme finirent par amener certains humains à muter pour tenter de survivre et pour s'inventer un univers moins hostile.

La seconde serait plutôt une histoire légendaire, qui affirmerait qu'une pluie de météorites (pierres en forme d'œufs) serait tombée sur la terre et plus particulièrement sur l'île de La Réunion, faisant naître une rivière de galets. Elle prétendrait aussi que ces œufs pétrifiés roulés et nourris par ladite rivière finirent par donner naissance à d'étranges êtres baptisés « Méti-sables ».

Dans le prolongement de ces deux hypothèses peut-être, une troisième, complémentaire, s'offre à nous, car d'après les notes de ce jeune qui serait des leurs, les « Méti-sable » seraient : « un peuple en devenir ».

Certains soutiendraient même qu'à l'échelle de notre planète, diverses formes de ces peuples feraient actuellement l'objet d'observations, de recherches scientifiques.

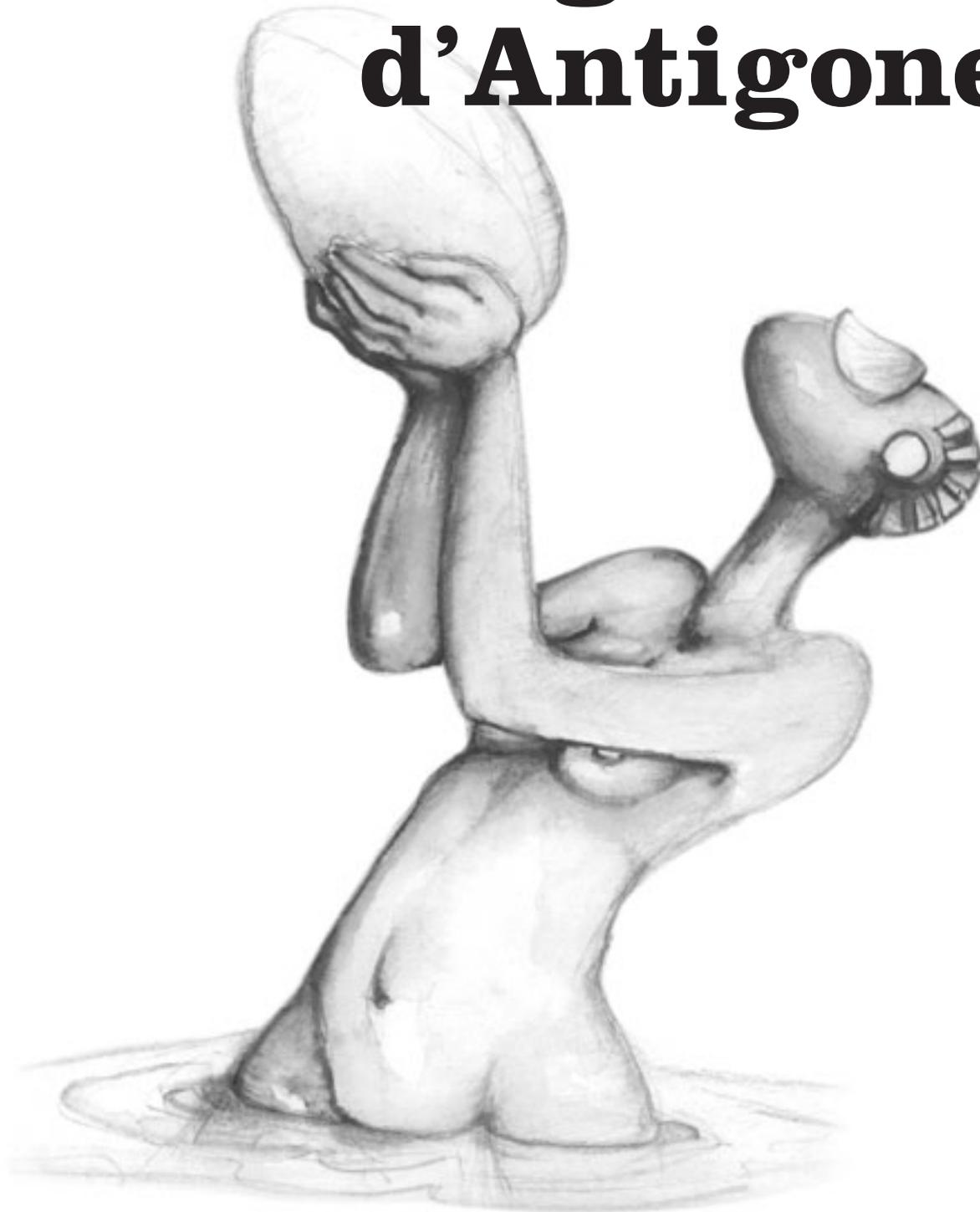
Les questionnements que provoquent ces hypothèses, la soif de comprendre, le désir de laisser vagabonder mon imaginaire, forts des éléments que j'ai pu collecter durant quelques années, me conduisent à une approche de définition du « Méti-sable » qui n'engage en moi que l'artiste.

Je vous livre donc quelques éléments du journal intime d'un de ces « Méti-sables » qui, depuis de longues années contribue à nourrir mes réflexions plastiques. Je tenterai ensuite une présentation étymologique et même anatomique du « Méti-sable ». Mon point de vue je l'espère, vous permettra peut-être d'échafauder vos propres hypothèses.

Alain S

JOURNAL D'UN MÉTI-SABLE

Le regard d'Antigone







Je la vois encore toute en beauté comme on se plaisait à la voir, elle, se lavant les pieds avec délicatesse sur une roche à laver le linge, comme coiffée d'un tapis de petites fleurs de couleur rose fuchsia surnommées « Antigone », comme de longues et belles chevelures. « Antigone », semblait vouloir offrir à sa frêle et délicate silhouette une parure de fête de la nature, un manteau de vie dans lequel abeilles et papillons pouvaient venir butiner à souhait.



Au moment où je décide d'écrire ces quelques paroles, je ne sais toujours pas bien d'où je viens, ni qui je suis, j'ai par contre une collection d'images qui se bousculent dans ma mémoire et qui ne demandent qu'à s'organiser afin de livrer une cohérence de mon itinéraire d'hier, pour celui de demain. Je ne cherche ici en écrivant que les seuls moyens de comprendre et par conséquent, d'apprendre.

Est-ce là une préhistoire à analyser, une mythologie à décrypter ? Une archéologie de ma mémoire, à entreprendre ?

Ce que je sais, c'est que j'éprouve le besoin de fixer une pensée vagabonde qui m'amène à constituer ce carnet que je dénomme ici « Le Regard d'Antigone » en hommage à celle qui semble avoir offert ses yeux à ma mère au moment même où, gagnée par la maladie, elle dut nous quitter.

Avec recul dans cette période de quête qui m'habite, j'imagine bien que dans ce moment tragique, c'est avec générosité et son don d'ubiquité, qu'Antigone lui offrit son regard afin que, d'où qu'elle soit, elle puisse voir grandir sa petite tribu dont je fais partie.

Pour le moment, je ne peux qu'exprimer de manière brouillonne, ce que je ressens dans mon for intérieur ; c'est-à-dire : sensations, émotions...et surtout des images





Pour le moment,
je ne peux qu'exprimer
de manière brouillonne,
ce que je ressens dans mon
for intérieur ; c'est-à-dire :
sensations, émotions...
et surtout des images
qui dessinent les contours
de souvenirs encore à révéler.
Pendant que je m'exprime là,
ce qui me vient en premier lieu
à l'esprit, c'est un « bain d'amour »
comme installé dans la durée avec
beaucoup de tendresse, de caresses,
et de poésie, elle était là, maman !

qui dessinent les contours de souvenirs encore à révéler. Pendant que je m'exprime là, ce qui me vient en premier lieu à l'esprit, c'est un « bain d'amour » comme installé dans la durée avec beaucoup de tendresse, de caresses, et de poésie, elle était là, maman !

C'est l'ivresse d'une fratrie de six dont l'aîné n'a que neuf ans, et la dernière que quelques mois, alors que moi-même je ne suis âgé que de six petites années à peine.

Nous étions heureux dans ce « cocon d'amour », nous n'avions besoin que de sa présence protectrice, de sa délicatesse, de sa tendresse, de sa chaleur, de son parfum, de la poésie de ses mots qui berçaient nos âmes...

Il y avait donc des jours, il y avait donc des nuits qui se déroulaient avec sérénité, elle était là, maman !

Elle était mobilisée pour apprendre à sa petite couvée, dans laquelle je me lovais, les gestes et comportements élémentaires qui, d'après elle, nous seraient nécessaires pour survivre dans un monde où l'adversité ferait rage.

Mais nous, nous étions habités par l'inconscience ou l'insouciance attachée à nos âges, nous ne voulions que de ce bonheur fusionnel partagé de chaque instant plutôt que de nous soucier d'un quelconque hypothétique devenir.

Bien que rempli de son amour autant que les autres, je ne me trouvais parfois pas assez grand pour gagner toute son admiration, et déjà trop grand pour capter toute son attention.

Qu'elle me pardonne, s'il m'est arrivé quelquefois de lui causer des soucis, ou même de la peine, par ma quête d'amour un peu trop exclusive et par un comportement certes un peu capricieux.

Heureusement que dans ces moments-là, elle savait avec tact et élégance nous redonner encore un peu plus d'elle-même sans jamais provoquer d'injustice, puisque ne diminuant la part d'aucun d'entre nous.

De nouveau, mes propos ont du mal à s'ordonner, j'ai comme un flot d'images qui se bousculent dans ma tête, c'est curieux tout semble aller très vite. Est-ce un séisme, un tsunami, ou un cyclone... qui s'annonce ? Est-ce là un phénomène capable de bouleverser malheureusement l'ordre des choses, peut-être même ce bonheur que nous souhaitions éternel ?

Toutefois, j'aperçois encore avec une certaine précision se dessiner en moi quelques uns des précieux instants qui précèdent une tragédie.

Je la vois encore toute en beauté comme on se plaisait à la voir, elle, se lavant les pieds avec délicatesse sur une roche à laver le linge, comme coiffée d'un tapis de petites fleurs de couleur rose fuchsia surnommées « Antigone », comme de longues et belles chevelures. « Antigone », semblait vouloir offrir à sa frêle et délicate silhouette une parure de fête de la nature, un manteau de vie dans lequel abeilles et papillons pouvaient venir butiner à souhait. Je me vois aussi à ce moment précis, nu pieds et petites fesses à l'air, lui demandant de m'emmener avec elle et elle me répondant avec la douceur qui la caractérisait : « Ce n'est pas possible mon bébé, maman va à un enterrement ».

Ne comprenant pas le sens de ce mot, j'insistais lourdement sans jamais réussir à lui faire changer d'avis. De nouveau mon esprit s'embrouille, je n'arrive plus à bien cerner la notion du temps, le déroulé des choses, encore moins à ordonner les images qui me parviennent, émergeant du plus profond de ma mémoire.





Nous étions heureux
dans ce « cocon d'amour »,
nous n'avions besoin
que de sa présence
protectrice, de sa délicatesse,
de sa tendresse, de sa chaleur,
de son parfum, de la poésie
de ses mots qui berçaient
nos âmes...

Tel un film abîmé ou un diaporama qui aurait des ratés, je vois arriver pêle-mêle passant dans la rue derrière une clôture de bois : ici des hommes et des femmes parés de tenues de couleur jaune éclatante, certains ayant la tête comme coiffée d'une pyramide de fleurs.

Ils sont suivis de chars fleuris et précédés de joueurs de tambours plats. Là-bas un homme de type cafre coiffé d'un chapeau et portant devant lui un tambour sur lequel il tape pour annoncer l'imminente arrivée d'un cyclone. Ailleurs, ce sont des gens qui s'activent, des bruits de marteaux retentissants.

C'est la boutique du chinois d'en face qui est prise d'assaut par des hommes à chapeaux.

M'arrive enfin cette image apaisante du visage de notre père face à celui de maman comme un tableau en clair-obscur dans lequel les deux portraits seraient comme caressés d'une lumière chaude émise par une flamme vacillante au milieu de la nuit, à la manière du « Repas à Emmaüs » du Caravage, ou encore à celle de « Saint-Joseph Charpentier » de Georges de La Tour.

Me parviennent aussi des bribes de leurs conversations de cet instant là, qui d'ailleurs auront aiguisé mon imaginaire. En effet, mon père parlait à ma mère d'une maison dans laquelle il y aurait malheureusement encore un « locataire ». Ce mot inconnu de mon vocabulaire de l'époque va évoquer chez moi et dans l'instant, le bruit d'une bétonnière. Cette maison allait immédiatement habiter ma pensée, elle ne pouvait qu'être en béton, matériau qui correspondait au rêve collectif de cette période.

Tiens, je retrouve le fil de ma mémoire, il est bien question ici d'une maison, elle est en bois sous tôle et elle nous serait destinée. C'est avec curiosité et passion que nous la voyons se construire dans un élan de solidarité, au beau milieu de la savane, sous nos yeux d'enfants ébahis.

Nous étions loin de nous imaginer que pendant que nous nous délections de ce spectacle, joué que pour nous dans

cette savane aux couleurs du soleil se dénouait un drame qui allait changer nos vies.

C'est « Pacis », notre grand-père cheminot, déjà parti en retraite, qui va revenir dans la précipitation pendant la période entre le Noël et la première quinzaine du mois de janvier suivant, pour construire, dans l'urgence avec l'aide de parents et d'amis, cette petite maison qui deviendra plus tard notre « Arche ».

Je n'étais qu'un tout jeune enfant, mais c'est par un certain nombre de repères, dont cette période des fêtes, que je peux avec une quasi-certitude dater et évaluer la durée qui fut nécessaire pour construire ce « refuge », cette maisonnette, qui nous était destinée.

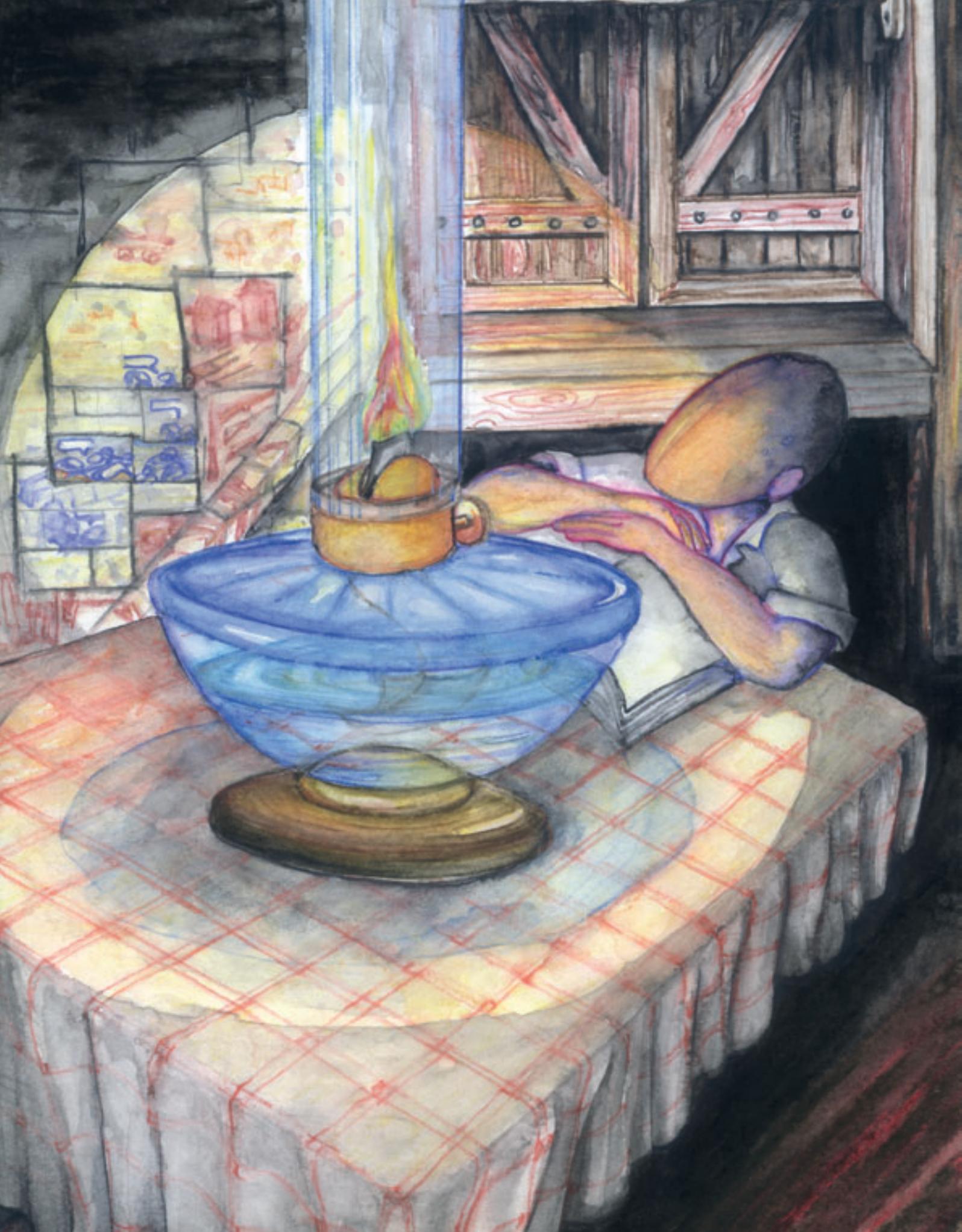
En effet, je me souviens d'être parti en changement d'air chez mes grands parents rejoindre mon grand frère qui y vivait déjà. Alors que cela faisait quelques semaines à peine que je les avais rejoints, et un matin très tôt, juste après Noël, nous apprenions mon frère, et moi, qu'il nous fallait rentrer chez nous, et cela avec nos effets personnels, car maman était malade.

Arrivés à la maison, l'inconscience infantine qui nous habitait nous empêchera, mon frère et moi, de nous rendre compte de la gravité de son état de santé.

Pendant qu'elle s'empressait de nous voir, de nous étreindre, de nous embrasser, de nous caresser... nos préoccupations n'étaient autres que de savoir si le Père Noël avait pensé à nous et où étaient donc nos cadeaux ?

Elle, bien entendu, nous rassura bien vite en demandant à notre père de nous remettre les cadeaux que le Père Noël dans son extrême et infinie bonté et générosité nous aurait offerts.

Dès lors, nous n'avions plus d'autres soucis que celui de vaincre les emballages pour découvrir et libérer enfin ces jouets si attendus.





M'arrive enfin cette image apaisante du visage de notre père face à celui de maman comme un tableau en clair-obscur dans lequel les deux portraits seraient comme caressés d'une lumière chaude émise par une flamme vacillante au milieu de la nuit, à la manière du « Repas à Emmaüs » du Caravage, ou encore à celle de « Saint-Joseph Charpentier » de Georges de La Tour.

Cette première étape franchie, de nouveau mon capricieux regard du plus petit va engendrer un comportement intolérable. Malgré son état de santé qui devait à ce moment-là être extrêmement critique, maman avec délicatesse et la douceur qui la caractérisait, saura nous amener mon frère, et moi-même, à la raison, en nous apprenant à échanger, à partager nos jouets respectifs, à ne partager que du plaisir et des instants de bonheur plutôt que d'entretenir en nous cette frustration de ne pouvoir posséder ce qui appartient déjà à l'autre.

Je me souviens aussi que trois ou quatre jours à peine après le jour de l'an, il a été demandé à toute la petite tribu sauf à la dernière qui n'avait qu'un an à l'époque, de se préparer afin de partir à la découverte de la petite maison qui se construisait pour nous.

Oui ! Je me rappelle parfaitement et ce dans les moindres détails, presque tous ces instants qui furent pour nous une véritable « expédition » (émotions, sensations, découvertes, ambiances...)

C'était au milieu d'une matinée après nous avoir fait prendre notre petit déjeuner, et fait faire un brin de toilette, que l'on va remettre à chacun de nous un sac à porter contenant quelques uns de nos vêtements. Le mien, c'était un sac en matière plastique ajouré de couleur claire bleutée translucide. Il n'était pas lourd mais un peu grand pour ma taille, toutefois je pouvais le tenir devant moi au bout de mes deux bras, sans que cela ne touche le sol. Vue la taille du sac, je fus contraint de le porter à deux mains tantôt sur ma gauche, et tantôt sur ma droite pour pouvoir avancer.

Nous étions bien entendu accompagnés d'adultes, en particulier de « Pacis » et d'un plus grand garçon dénommé Loïs, un orphelin vivant déjà chez nos grands parents « Mangro » et « Pacis ». Juste avant de prendre la route à pied, maman recommanda à « Pacis » de s'arrêter à la boutique pour acheter à chacun d'entre nous un petit présent, sur son compte, vu que le jour de l'an s'était déroulé sans qu'elle puisse, à cause de sa maladie, nous offrir des étrennes.

Nous voilà donc partis guidés par « Pacis » : nous n'avions pas fait deux cents mètres pour atteindre la boutique que la tribu était déjà bien fatiguée, même si les adultes avaient veillé à ce que nos charges soient à la mesure de nos tailles et de nos forces. Je pense aujourd'hui encore que mener sur des sentiers rocailleux un petit groupe de cinq enfants en bas âge, n'a certainement pas du être tâche facile, ce qui me fait dire que ce fut une véritable expédition.

Arrivés dans la boutique, nous avons chacun choisi une petite boîte en forme d'animaux remplies de bonbons, sorte de petites billes de couleurs. En ce qui me concerne, j'avais choisi une poule que j'avais bien pris soin de ranger au milieu du linge que je transportais pendant que les autres s'empressèrent de manger immédiatement. L'intention qui a dû guider mon geste à ce moment-là fut certainement celui de faire perdurer un plaisir que je ne voulais pas trop éphémère. Nous reprîmes donc notre marche vers le refuge promis, cela fut long et harassant, car même si nous étions tous coiffés d'un petit chapeau, le soleil d'été qui nous surplombait, ne nous fit pas de cadeau.

De plus, à mesure que nous progressions dans notre expédition, nous pouvions découvrir et admirer tout d'abord les habitations ombragées, mais progressivement la végétation se faisait de plus en plus rare et bien vite nous ne cheminions plus qu'au milieu d'une savane aux couleurs de miel. Nous étions presque perdus au milieu de l'immensité de ce nouvel univers qui s'offrait à nous comme embrasé par les rayons du soleil. Cette savane que nous découvrons était de temps à autres habitée par d'étranges tiges de fleurs dénommées « Pompon soldat ».

Celles-ci, au moment de leur floraison, lancent vers le haut des tiges avec des boules de piquants de couleur verte. Les boules florales du « pompon soldat » sont de taille décroissante à mesure qu'elles avancent vers la partie haute de la tige. Elles laissent apparaître de toutes petites fleurs de couleur orangée à la fenêtre d'alvéoles bordées par les piquants qui les constituent.



La floraison terminée, les boules du « pompon soldat » se tiennent droit dans leurs bottes, comme pour vaincre une destinée de l'éphémère et tendre vers une parcelle d'éternité. Elles prennent une couleur ocre jaune et viennent ainsi participer de manière incessante à faire vibrer et animer sous les effets du soleil, du vent et de la pluie, les nuances colorées de ce tapis doré qu'est la savane.

Quand fatigués, assoiffés, en sueur, au beau milieu de cet océan dont la palette de couleur fait penser à la série de tableaux de Van Gogh sur le champs de blé, nous voyons enfin apparaître, pratiquement achevée, notre « arche », la maisonnette qui nous est promise, elle nous attend.

A mesure que nous nous rapprochons, comme un tableau impressionniste, la savane se laisse teinter de touches de couleur rose fuchsia, c'est Antigone qui est là présente, comme pour nous accueillir également dans ce lieu nouveau, pour que nous ne nous sentions pas trop dépaysés. Elle est là, à la fois discrète pour ceux qui n'ont pas d'yeux pour la voir, mais bien présente pour moi, car elle arbore la couleur de la tendresse, la couleur de la sérénité, la couleur de ma maman.

Nous nous affairons tous bien vite à nous mettre à l'ombre de la maisonnette, autour de laquelle il n'existait pas encore de plantes ombragères, afin de retrouver un peu de fraîcheur. Pour la circonstance le parquet de béton rouge, encore nu à peine séché, s'amuse à marquer pieds, mains et fesses de ceux qui osaient l'inaugurer.

Je pose donc mon sac à l'intérieur et j'ai comme un sentiment de bien-être gagnant enfin mon visage puis mon corps tout entier, par un petit vent frais qui traverse de part en part la petite maison. Après un instant de repos, je veux faire à tous une surprise heureuse en allant chercher ma poule à bonbons, et là, catastrophe, elle a disparu.

La déception fut d'autant plus grande que ce qui devait être un petit moment de bonheur qui dure, était parti regrettablement en fumée. Pensant qu'elle était tombée par un des

trous du sac en chemin, Loïs a bien voulu repartir sur nos pas pour voir s'il ne la retrouvait pas, mais en vain.

Je suis donc resté avec cette frustration qui m'empêcha sur l'instant de voir que l'on allait habiter au milieu de « rien peut-être mais de l'essentiel surtout ». Rien parce que : pas de voisin immédiat, pas de route, pas d'eau, pas d'électricité...

Essentiel parce que nous allions en contrepartie disposer d'une école de la nature, une école de la vie. Certes, cette nature au prime abord pouvait paraître plutôt hostile, par son aridité, mais elle était reposante et enrichissante par son calme, son horizontalité, l'immensité de ses espaces qui en quelque sorte portait en elle la sérénité à conquérir.

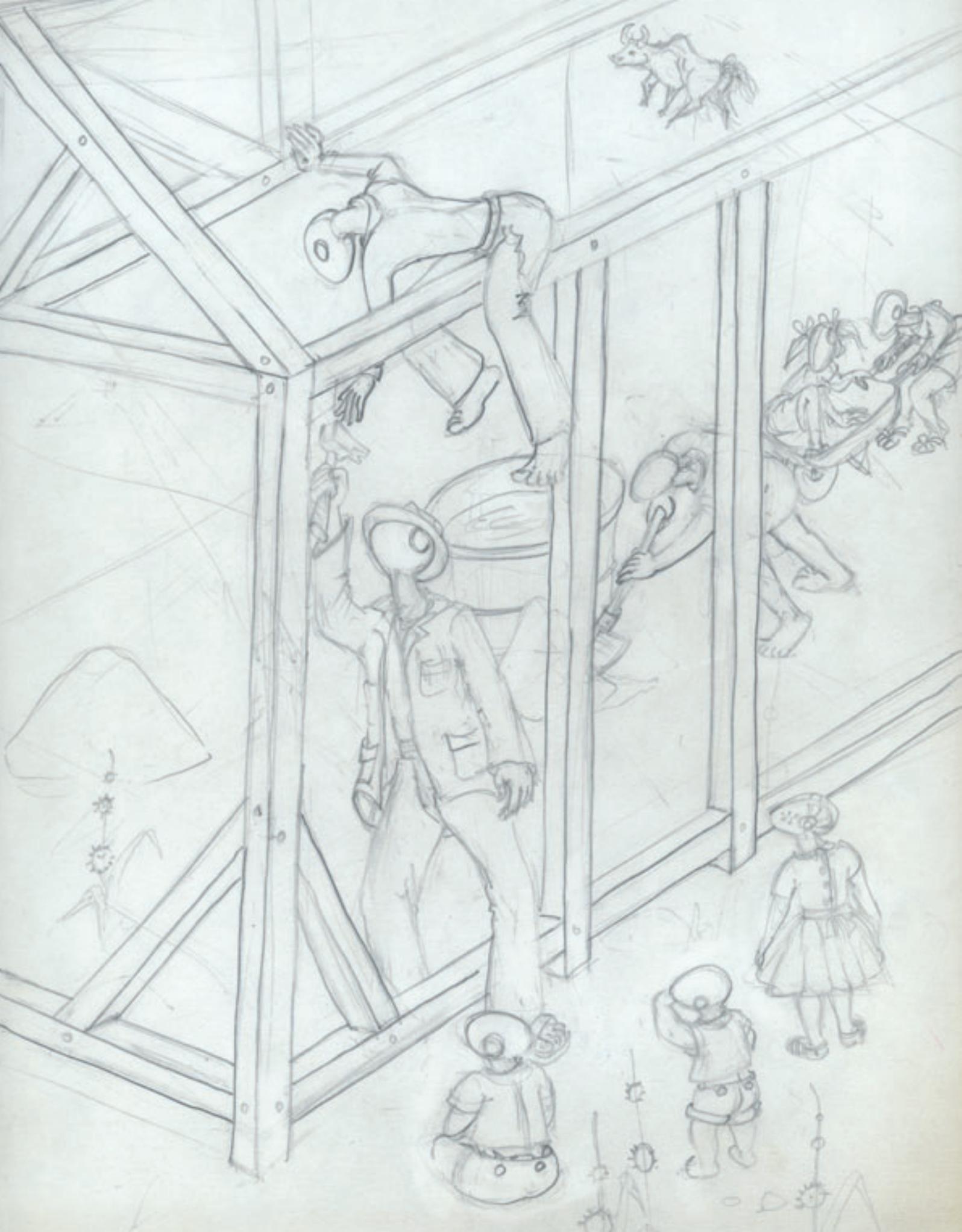
De plus elle exigera de nous d'être à l'écoute de notre horloge biologique, et elle aiguisera le regard d'apprenants que nous étions, pour la circonstance, devenus. Par ailleurs, elle suscitera nos curiosités respectives, par son harmonie colorée, changeant au gré du temps. C'est une palette complète de gris colorés et de luminosité qui s'offre à tout visiteur attentif. Cela allait de cette couleur chargée de la lumière du soleil à la gamme de gris d'un basalte arraché certainement du cœur même de l'île.



Revenons à ce parcours qui fut pour nous initiatique. Après nous être reposés, désaltérés, restaurés aux côtés de ces hommes qui s'affairaient à aider grand-père à finir la maison, nous avons repris le chemin du retour car il ne fallait surtout pas inquiéter maman. Au cours des jours qui vont suivre cette petite aventure, je vais malgré mon jeune âge, commencer à ressentir le caractère grave du moment que vivait notre famille, et j'en devins malade. La présence de priuses de plus en plus nombreuses rendant visite à notre mère, ne pouvait qu'alourdir le tableau.

Je me souviens de cette fin d'après-midi de mi janvier, où notre maman avec courage a voulu elle-même nous préparer à son imminent départ. Ce moment-là fut d'une force extrême et sans précédent, à tel point qu'il restera gravé à jamais en moi et aujourd'hui encore il habite ma pensée avec la même force émotionnelle.

Maman appela notre père, lui demanda de nous placer tous à côté d'elle sur son lit. Les deux petits de un et trois ans furent placés de chaque côté d'elle près de son visage la tête de chacun d'eux posée à même ses épaules, pour qu'elle puisse les étreindre, les embrasser, les voir, leur chuchoter des mots d'amour. Ma sœur et mon frère aînés furent eux placés assis de chaque côté du lit à la hauteur





Après nous être reposés,
désaltérés, restaurés
aux côtés de ces hommes
qui s'affairaient à aider
grand père à finir la maison,
nous avons repris le chemin
du retour car il ne fallait
surtout pas inquiéter maman.

de ses jambes pour qu'elle puisse les voir, sentir leur contact physique et s'adresser à eux deux qu'elle voulait déjà conscients, forts et responsables, parce que plus grands.

Pour ce qui fut de ma sœur de quatre ans, et de moi-même, nous avons été placés assis de chaque côté du lit à la hauteur de ses hanches pouvant chacun lui prendre la main de temps à autre, lorsqu'elle nous la tendait.

Ce fut un moment d'une grande dramaturgie, surtout quand elle s'adressa personnellement à chacun de nous, dans cet instant où elle savait certainement que sa fin était proche. Elle va donc se saisir de ce moment ultime, dont elle était la seule à savoir qu'il ne se reproduirait plus et qu'il lui fallait par conséquent impérativement en quelques mots et quelques gestes appropriés, offrir à chacun de nous toute l'éducation et surtout tout l'amour qu'une mère pense pouvoir offrir à ses enfants tout au long d'une vie.

L'émotion fut à son comble au moment où c'est par nos petits noms qu'elle nous avait elle-même attribués, qu'elle nous appela, l'un après l'autre, une dernière fois. Elle nous légua ainsi à chacun un message personnel et un témoignage de l'amour inconditionnel qu'elle nous portait.

Après avoir échangé de manière fusionnelle avec les trois petits derniers, qu'elle avait respectivement dénommés « Tianette, Tiantian et Nini », c'est avec beaucoup d'émotions, de sentiments et de sensations, aujourd'hui encore inqualifiables, que je vais voir arriver mon tour.

Elle me demanda, à moi son « Toutoulingue », de venir me glisser le long de son corps pour poser à mon tour ma tête près de son visage. Son corps était chaud, son souffle lent, et la couleur d'Antigone qu'elle avait l'habitude d'arborer sur sa joue à cette période de l'année, était bien pâle. Toutefois, ses caresses et ses bisous délivrés toujours avec la même tendresse et délicatesse étaient capables de mettre en éveil chaque cellule de mon corps et faire vibrer mon âme.

Je sentais pourtant que les forces lui manquaient, mais moi j'étais bien, là, ma tête à côté de son doux visage, et bénéficiant à la fois de ses subtiles caresses dans mes cheveux.

J'entendais bien qu'elle me parlait aussi, me demandant d'être fort, courageux, attentif et solidaire envers mes autres frères et sœurs, mais moi je ne voulais entendre que son cœur battre et battre encore, ce cœur grand comme une maison et douillet comme un nid pour une famille nombreuse toute entière.

Je l'aurais souhaité éternel ce moment d'amour privilégié et d'exception, rien que pour soi, et qui vous permet d'exister, avec force et certitude mais il m'a fallu être raisonnable car attendaient encore sa « Tina » la cadette, mon frère aîné, son « Gros Loup » et notre Papa Dédé qui comme nous avait besoin de cet instant de rencontre privilégiée avec notre maman.

Pour la première fois ils ne vont pas nous cacher leur intimité, pour la première fois nous les avons vu s'embrasser en amoureux. Puis dans un moment d'échange et de tendresse entre eux, nous avons pu tous entendre de la bouche de maman s'adressant à notre père :

« Dédé, dix ans de mariage, dix ans de bonheur, six enfants que nous avons conçus et choyés ensemble, mais je suis désolée de devoir te laisser désormais seul pour les guider, les protéger avec tout le soin et l'amour qu'ils méritent... ». C'est à la fin de ces mots que « Mangro » et « Paçis » assistés de nos tantes, nous prirent tous pour nous emmener dans la pièce d'à côté dans laquelle se pressaient déjà plein de gens qui priaient et ils étaient déjà assez nombreux.

De par ma taille je ne pouvais distinguer des visages, mais j'avais eu l'impression de m'être déplacé au beau milieu d'une forêt de jambes revêtues de robes en majorité. Je me souviens aussi que les pieds étaient chaussés au féminin dans la première partie de la pièce, alors que cela se masculinisait à mesure que l'on s'approchait de la porte qui donnait sur la cours extérieure.

Dans cet affolement, j'ai perdu de vue mes frères et sœurs ; je me suis retrouvé pris en charge par ma tante Micheline qui m'emmena à pied chez elle prendre des draps et nappes blanches brodées ainsi que des bougeoirs. Je sentais de plus en plus que se préparait une cérémonie qui n'évoquerait certes pas la joie, mais plutôt la crainte et de la peine, de fait s'installait progressivement en mon for intérieur comme un brasier, j'avais l'impression de me consumer. Ma tante se rendit compte de mon état et elle apposa sa main sur mon front tout en disant à ceux qui étaient autour d'elle : « Cet enfant est malade, il a de la fièvre ». Tante Micheline me fit boire immédiatement un médicament, puis on me ramena vite à la maison, un lit de fortune fut organisé pour moi sur la table de tailleur de notre père, qui était placée dans la pièce jouxtant la chambre où se trouvait maman.

Etant donné que la chambre était à ce moment-là remplie de monde, cette table de bois aux veines apparentes fut certainement pour la circonstance, placée dans un des angles de la pièce et les adultes présents s'y étaient adossés. Je me suis donc retrouvé dans le dos de ces personnes que je ne connaissais pas pour la plupart, sauf notre cousine Lili qui présentait la même silhouette aussi fine que celle de maman et c'est avec sa douce voix qu'elle me rassura. La fièvre qui m'habitait aidant, je vais m'écrouler bien vite et m'endormir.

A mon réveil la pièce ne s'était pas désemplie, il faisait jour, j'entendais des pleurs et s'entonnaient également des prières et des chants. Entre les épaules des personnes adossées à la table qui m'avait servi de lit et au travers de la porte mitoyenne à la chambre de maman, je l'entrevois de blanc vêtue et entourée de fleurs et de bougies aux flammes vacillantes. Je suis resté là dans un premier temps sans voix, sans réactions, mon cœur s'est mis à s'emballer, je ne comprenais pas ce qui se passait. Je trouvais ma maman jolie, mais son immobilité provoquait une certaine angoisse. J'étais de fait envahi par de drôles de sentiments et de questionnements. Lorsque les adultes

présents comprirent que je m'étais réveillé, ils s'empressèrent de m'emmener à l'extérieur de la maison afin de me préparer mentalement certainement à la situation dramatique survenue au cours de la nuit. On m'emmena vite à la cuisine qui était une petite pièce en bois sous tôle à l'extérieur de la maison avec mes autres frères et sœurs que je retrouvais enfin. Je ne me souviens pas bien des visages des personnes qui s'affairaient à nous faire prendre un petit déjeuner. Ce dont je me souviens, c'est que personne de nous n'avait envie de manger quoi que ce soit, rien n'avait de goût, rien n'excitait nos appétits.

Nous voulions tous comprendre sauf la dernière qui par son âge ne semblait avoir conscience de rien, mais qui, néanmoins par ses pleurs répétées, manifestait déjà son besoin de maman. Notre grand frère qui devait déjà être au courant essaya de nous préparer avec ses mots à lui, ou peut-être ceux qu'on avait dû lui dire, et il nous raconta que : « Maman a été appelée au ciel, désormais nous la verrons parmi les étoiles de la nuit et elle veillera sur nous ».

Je lui dis donc, « Alors les étoiles sont toutes des mamans, c'est donc certainement pour cela que notre maman ne voulait pas qu'on les montre du doigt quand nous voulions les dénombrer, la nuit ? ».

Il acquiesça délicatement mon hypothèse, puis on nous emmena un à un prendre un bain et nous habiller. Ce qui est certain, c'est qu'autour de nous ils s'empressaient à essayer d'occuper nos pensées afin de nous tenir suffisamment à distance. Midi arriva, nous étions tous taciturnes, personne n'avait retrouvé l'appétit, notre maman nous manquait et ce malgré la jolie histoire racontée par notre frère, nous ne pouvions nous consoler et encore moins admettre qu'elle soit partie.

Dans l'après midi avant la levée du corps, une fois de plus, on nous prit et on nous emmena un à un la voir cette fois-ci pour une dernière fois, et là la réalité fut dure et sans appel.





Je suis resté là dans un premier temps sans voix, sans réactions, mon cœur s'est mis à s'emballer, je ne comprenais pas ce qui se passait. Je trouvais ma maman jolie, mais son immobilité provoquait une certaine angoisse. J'étais de fait envahi par de drôles de sentiments et de questionnements.

En effet, alors que le jour d'avant elle nous parlait et prodiguait encore de la tendresse et de l'amour à chacun, l'enfant que j'étais à ce moment-là ne pouvait pas comprendre et surtout admettre de la voir sans vie, comme statufiée.

C'est donc avec rage, peine, colère et désespoir que l'on serre ses petits poings comme pour vouloir se battre pour elle. Mais confronté à une brutalité inhumaine, à une injustice terrible et inexplicable, vous vous sentez de plus en plus seul et envahi par un sentiment que vous découvrez de manière cauchemardesque : « l'impuissance » !

L'adulte qui me tenait dans ses bras avait veillé à me garder à distance raisonnable certainement pour que je ne découvre pas plus la vraie réalité de la mort et que perdure encore dans ma tête le souvenir de la chaleur de ma maman et de la vie qui l'avait habitée, et je l'en remercie !

C'est avec soin que l'on nous ramena dans la pièce d'à côté certainement dans le but de nous épargner l'image d'une rupture trop brutale et afin que perdure en nous le rêve, l'espoir de la revoir bien vite... La maison se vida alors d'un coup, nous sommes restés entre nous sous le regard de quelques adultes au beau milieu de cette chambre dont les meubles avaient été poussés dans les coins pour libérer au maximum l'espace.

Nous sommes restés comme groggy, d'un coup d'un seul, nous n'étions plus les enfants qui dégageaient l'énergie de l'insouciance, mais nous étions plutôt habités des mots que nous avait légués maman avant de partir nous voulions tous être sages, et les grands eux, se voulaient être en plus responsables en s'occupant de nous, les plus petits.

Et puis, au moment où on s'y attendait le moins, nous vîmes revenir plein de gens, beaucoup de femmes puisque de nouveau s'est reconstitué autour de nous debout dans la chambre, cette même forêt de jambes au féminin. Ces femmes ne priaient plus, mais parlaient beaucoup. Je ne décryptais pas ou peu les mots qui se disaient, j'avais comme un bourdonnement dans la tête. Elles avaient

ouvert les portes de l'armoire de maman et chacune d'elle semblait choisir et essayer un de ses vêtements. Je me souviens aussi qu'à un moment donné, une de ces dames s'est penchée sur nous, qui étions restés comme figés, assis sur ce sol de béton rouge ciré, au beau milieu de la chambre et elle nous remit un paquet de bonbons.

Puis progressivement, à mesure que les bruits des paroles s'estompaient, la chambre se vida jusqu'à ce que l'on soit de nouveau seuls, entre nous dans un silence presque absolu.

L'armoire dont les portes étaient restées ouvertes, nous livrait, elle aussi son désespoir, et sa solitude, car vidée des vêtements qui furent certainement les objets de multiples moments de complicité et d'intimité échangés avec notre maman. Et puis doucement la nuit a déployé son manteau noir sur notre petite tribu orpheline, nous invitant à trouver dans le sommeil un peu de repos de l'esprit.

Nous étions les six réunis dans la même chambre, la petite dernière était dans son berceau, les deux autres sœurs sur un même grand lit, alors que nous les trois frères nous partagions également un autre grand lit, nous obligeant à dormir tête bêche.

Etant du milieu, j'étais celui qui n'avait pas la tête placée du même côté du lit que les deux autres.

Ce soir là, du fait que quelques parents présents, notamment Mangro et Paçis, s'activaient avec notre père à remettre la maison en bon ordre, la porte de la chambre qui donnait sur l'extérieur, était restée ouverte.



Ne trouvant pas le sommeil, et étant donné que ma tête était côté porte, je profitais pour contempler le ciel étoilé et je me disais comment retrouver maman notre étoile parmi toutes ces étoiles ?

Dans mon cœur, je priais fort pour qu'une de ces étoiles me parle et que je puisse la reconnaître, et la retrouver ma maman. De temps à autre, je voyais bien passer des « étoiles filantes », mais sans comprendre où ces dernières se rendaient. Bien plus tard, j'apprendrai d'une des croyances populaires de l'époque, que l'étoile filante était l'âme d'une femme qui venait de mourir et que, par respect, nous étions invités à nous signer immédiatement.

Alors que je commençais à me désespérer, j'ai vu arriver dans un éclat de lumière une femme remarquable, telle une déesse portée par un tapis volant constitué de sa propre chevelure de couleur fuchsia.

Elle s'est posée avec délicatesse au milieu de notre chambre, qui de fait s'est retrouvée illuminée d'une lumière phosphorescente.

La dame a déployé sa longue et fine silhouette en se mettant debout. Sa chevelure, comme un tapis qui jusque là la portait, va se mettre à accompagner le mouvement de son corps élancé avec la fluidité d'un ruissellement qui

finira par se poser et recouvrir son corps tout entier d'un manteau de fleurs. Les petites fleurs qui assuraient le tissage du manteau de la dame me paraissaient pourtant familières. N'est-ce pas là « Antigone » cette fleur qui habitait déjà mes récents souvenirs de jeune enfant ? Celle - la même qui coiffait déjà de belle manière notre maman ? N'était-elle pas celle qui fut également déjà présente lors de notre parcours initiatique, comme placée pour nous attendre devant la maisonnette qui ne se construisait que pour nous ?

Ce qui m'était encore le plus étrange, c'est que je n'éprouvais aucune peur alors que cette situation avait de quoi être déstabilisante pour l'enfant que j'étais. Bien au contraire, cela me semblait presque naturel, mieux encore du fait que cette créature était appelée Antigone, plante grimpante et fleur que j'avais déjà identifiée comme étant « la couleur de notre mère », sa présence m'apaisa. Pendant que mes frères et sœurs dormaient, je me levai doucement pour ne pas faire de bruit tout en essayant d'enjamber mon grand frère placé au bord du lit. J'ai pu m'approcher de cette créature tout à fait étrange, drapée dans sa chevelure de fleurs et enveloppée dans le halo de lumière qu'elle dégageait, féérique.

Je me suis dit : -C'est certainement une étoile, et si c'était notre étoile, notre mère peut-être ?”

Elle me tendit la main, m'invitant à la rejoindre dans sa bulle de lumière et elle me dit : « Je te salue. Je suis Antigone, je suis et serai en toute discrétion les yeux et la chevelure de votre maman. Je vous accompagnerai dans votre progression, votre vie pour que là où votre mère se trouve, elle puisse à tout moment vous voir grandir ». Elle précisa : « Je serai là quand le doute, la crainte, même le désespoir vous gagneront, afin qu'à la seule vue de ma couleur, vous puissiez mobiliser en vous toute l'énergie, la force et le courage nécessaires pour servir la fierté de votre maman ».

Elle ajouta : « Je suis aussi et surtout Antigone, la rebelle, celle qui a lutté dans l'espace et dans le temps, et qui lutte

encore contre toutes les injustices humaines, voire divines ! Mon combat, mon engagement me privèrent certes d'une simple vie de femme, de mère et par conséquent de l'amour d'un époux, et surtout d'enfants que je n'ai pas eu le temps d'avoir, mais ils m'ont amenée à pleinement servir mon idéal de justice”.

Malgré mon jeune âge, elle s'est mise à me raconter son histoire. Je ne disposais que des moyens de boire l'harmonie musicale de ses paroles, pourtant aujourd'hui je pense pouvoir les restituer avec tout leur sens. Je l'entends encore me dire :

« Pour domestiquer, réprimer ma rébellion, mon insoumission devant des décisions que je jugeais injustes, on m'emmura. J'ai alors choisi de m'offrir la liberté éternelle ainsi que le don d'ubiquité. Morte parmi les hommes, je suis désormais visible la nuit, une étoile parmi les étoiles, et je m'autorise depuis dans l'espace et le temps à me métamorphoser le jour en fleurs, pour rayonner sous le soleil des tropiques, et de l'équateur. Cela me permet ne serait-ce que symboliquement et poétiquement, partout, de poursuivre mon combat là où les injustices de l'exploitation de l'homme par l'homme perdurent.

Elle poursuivit : « En effet, ne crois surtout pas petit, que l'abolition juridique de l'esclavage arrêtera les abominations parmi les hommes, toutes les injustices me sont toujours plus qu'insupportables. Comment admettre que des hommes puissent aujourd'hui encore asservir, avilir, corps et âmes, de leurs propres progénitures ?

Comment accepter que l'on puisse priver un enfant de son droit à l'enfance, c'est-à-dire au rêve, à l'insouciance du ludique, au cocon familial protecteur ? Comment tolérer l'intolérable, qui se caractérise par une barbarie rampante nourrie par l'intolérance, la xénophobie, la haine de l'autre qui de jour en jour gangrènent l'humanité ?

Comment trouver la paix en soi quand on constate avec impuissance les exactions de l'homme sur sa mère nour-

ricière la Nature ? Quand il ne sait plus prélever pour se nourrir et nourrir les siens, mais pille pour asseoir sa puissance, sans se soucier nullement de son propre lendemain ?

Comment se taire, quand chaque jour disparaissent à jamais, à cause de l'orgueil de la prétention et de la folie des hommes, des vies de plantes et d'animaux ayant fait la richesse de cette planète Terre ?

Je ne peux aujourd'hui qu'espérer que les dramatiques disparitions réveillent enfin les consciences et mettent un point d'arrêt à ce qui s'apparenterait à l'annonce de la fin prochaine de votre humanité ?

Les Dieux aussi, malheureusement, ne semblent pas être plus raisonnables que les hommes.

D'ailleurs s'affrontent aujourd'hui encore : des Zeus, Eole, Héphaïstos, des Titans, Poséidon... oubliant les souffrances injustes que leurs combats d'orgueils infligent ici et là aux hommes et à la famille humaine toute entière ».

Antigone ajouta : « Je ne conteste pas aux dieux des éléments le droit et le devoir d'œuvrer par des manifestations géologiques d'importance, au recyclage qui est nécessaire à l'équilibre de la planète, mais je m'élève contre leurs conséquences injustes qui s'abattent sur les hommes et leurs progénitures ou s'insinuent lentement, sans cesse, au fond de leur corps ».

-En effet, tu es aujourd'hui trop petit pour tout saisir, pour tout comprendre, je te demande juste de m'écouter et surtout de m'entendre pour qu'un jour mes paroles te parlent et prennent sens totalement ».

-Je te parle de toutes ces choses parce qu'avec tes frères et sœurs, vous aurez malheureusement à découvrir et à affronter jour après jour, à la fois le meilleur et le pire qu'offrent la nature, et la nature de l'homme qui l'habite ».

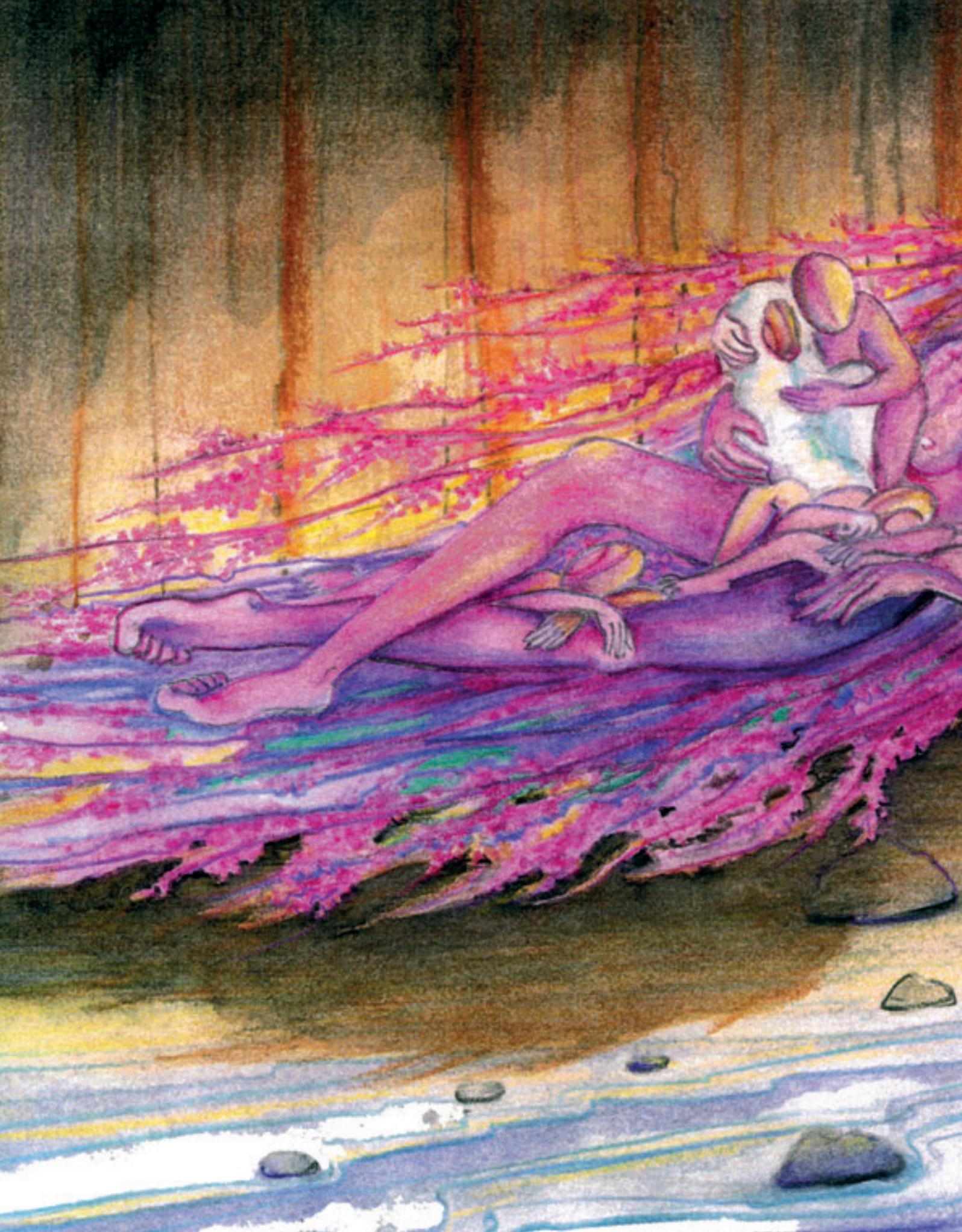
A la fin, elle me dit, très calme : « N'aie pas peur, petit enfant, je vais maintenant vous emmener, tes frères, sœurs,

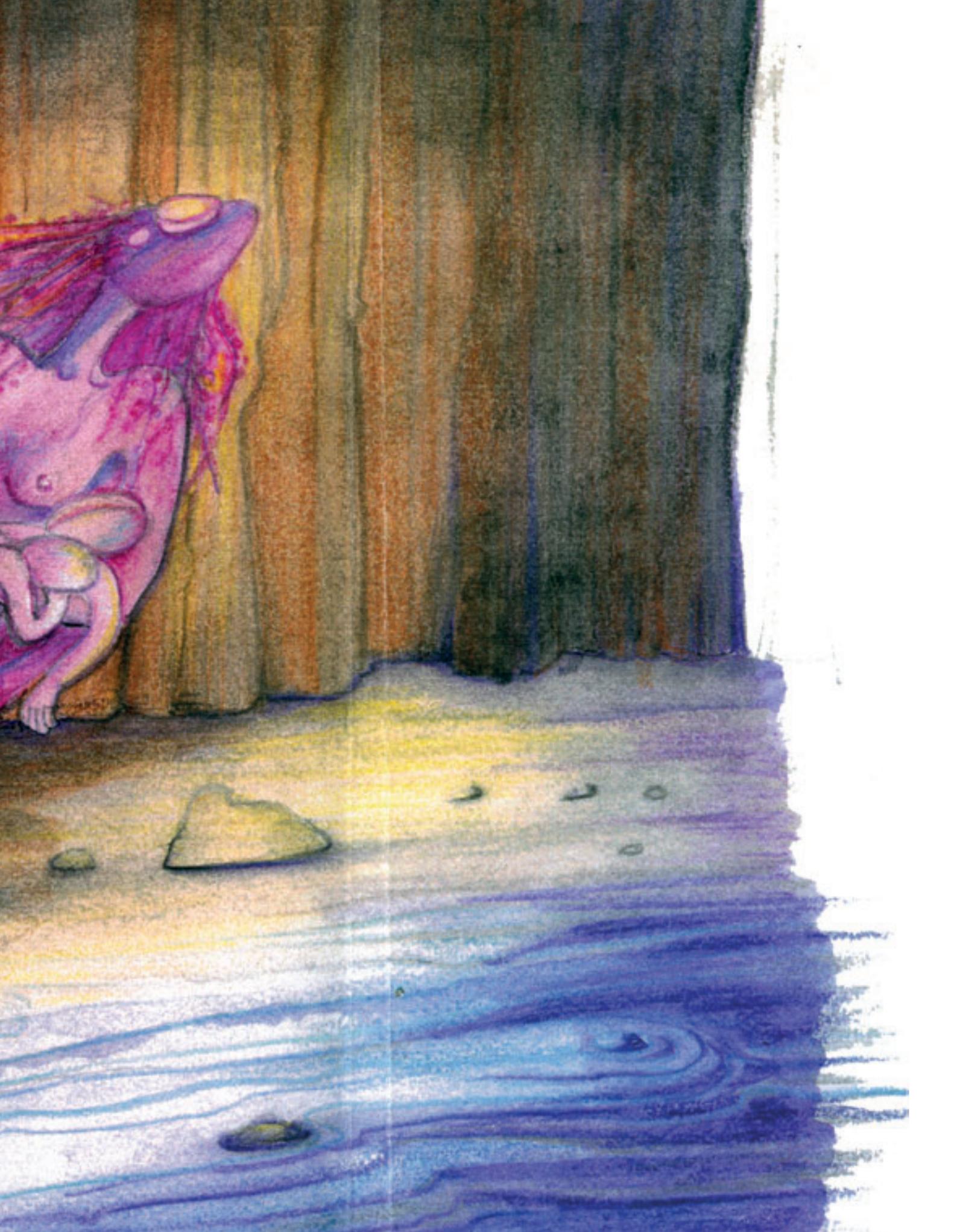
et toi-même à Mafate, au cœur d'un des temples de la nature, un endroit dont le nom viendrait du mot malgache signifiant "Endroit d'où l'on peut ne pas revenir, où l'on peut rencontrer la mort". Mafate serait donc ce lieu-dit vers lequel, au nom de la liberté, des esclaves en fuite, des « esclaves marrons » se dirigeaient préférant affronter la mort plutôt que de vivre sans leur dignité d'humains.

Je serai en cela aidée d'une cohorte de "Méti-sable", femmes devenues étoiles et nous veillerons à organiser à votre intention, une cérémonie initiatique destinée à vous inculquer quelques fondamentaux nécessaires à votre existence même dans ce monde de dualité permanente ».



Alors que je commençais à me désespérer, j'ai vu arriver dans un éclat de lumière une femme remarquable, telle une déesse portée par un tapis volant constitué de sa propre chevelure de couleur fuchsia.









À peine sa phrase terminée, nous nous sommes tous retrouvés comme dans un rêve, transportés au-dessus des terres, des rivières, alors que mes frères et sœurs dormaient encore, j'ouvrais mes yeux bien grands sans me laisser gagner un seul instant par la peur, je faisais pleinement confiance à Antigone en me blottissant dans sa longue chevelure fleurie qui nous portait tout en nous berçant.

Ce voyage qu'Antigone avait entrepris de nous faire faire de nuit était à plus d'un titre plutôt féerique qu'inquiétant.

J'aurais tellement aimé partager avec mes frères et sœurs ce que je voyais, mais j'avais peur que n'ayant pas été préparés, ils soient très effrayés si je les réveillais. J'ai préféré alors me mettre à vivre seul ces instants de découvertes, qui m'occupent certes l'esprit, mais ne comblerent en rien la grande absence qui s'est installée en moi, ma maman me manquait terriblement.

J'avais pourtant pour spectacle juste au dessus de nous, comme penchée sur notre berceau de fleurs volant, la voûte céleste scintillante d'étoiles qui nous faisaient à tous les yeux doux. Alors que nous volions au-dessus des maisons et des jardins endormis pour emprunter les gorges de la Rivière des Galets, par ce survol, Antigone offrit à mes yeux ébahis l'enchantement de découvrir un paysage minéral

et végétal éclairé par une pleine lune et par les lumières de nos chères et douces étoiles. Sous cet éclairage, baignés par le ruissellement de l'eau, les galets qui tapissaient le lit de la rivière me semblaient avoir pour parures, l'or et l'argent.

Sous l'effet de notre vitesse de déplacement, ces mêmes galets me faisaient penser à des êtres étranges et vivants qui glissaient, voire s'évadaient à grande vitesse, en direction de l'océan. Après un temps de vol difficilement mesurable pour l'enfant que j'étais et qui fut surtout obnubilé devant autant d'émerveillements, c'est avec une grande délicatesse qu'Antigone, avec sa très longue chevelure de fleurs, nous posa dans le cirque de Mafate, là où la Rivière des Galets prend source.

C'était presque le lever du jour, nous étions attendus, pris en charge immédiatement, avec douceur, par des femmes de belle allure, mais dont les visages ne disposaient ni d'yeux, ni de bouches, et par conséquent d'aucune forme apparente d'expression.

Mes frères et sœurs se sont alors réveillés, sans être pour autant effrayés par le spectacle offert, car même si ces dames ne pouvaient communiquer par le regard ou la parole, elles savaient nous rassurer par la chaleur qu'elles dégageaient, la douceur de leurs gestes, toute la tendresse qu'elles nous accordaient.

Avec recul, au moment où j'écris ce journal, comment ne pas dire avec une certaine certitude que ces dames qui étaient d'apparence non-humaine, étaient au contraire, encore plus porteuses d'humanité, sorties de nulle part juste pour venir apporter à une « nichée » sans défense, une part de réconfort, sans en attendre une quelconque récompense.

La cérémonie que nous avait organisée Antigone, loin d'être religieuse avec des « ex voto », se voulait être le simple prolongement d'une éducation maternelle brutalement écourtée. En effet, il s'agissait ici de confier à une toute

jeune fratrie quelques outils et préceptes pour affronter ce que l'on pourrait appeler l'école de la vie.

Après avoir pendant un instant goûté à la chaleur de la chevelure d'Antigone devenue pour la circonstance un vaste berceau volant capable de véhiculer une famille de six enfants toute entière. Maintenant que chacun de nous avait connu la bonté et la douceur humaines d'apparentes inhumaines dénommées « Méti-sable », Antigone demanda à la petite assemblée de placer chacun des enfants dans le creux d'une des deux parties de pierre translucide taillée en forme d'œuf. Positionnée en demi cercle au bord de la rivière, elle nous demanda à tous, d'être encore pour un instant à son écoute.

Elle ajouta : "Arrivera un jour la rencontre d'une âme-soeur vous sentirez vibrer en vous la soif d'aimer et d'être aimé, alors il faudra savoir être à l'écoute. En effet l'amour porte en lui le meilleur mais aussi le pire, l'amour, une offrande, ne se révèle durablement que dans l'écoute sensible attentive et permanente de l'un et de l'autre, et ce ne sera qu'à ce rendez-vous réussi que votre mère aura droit à l'apaisement, puisque vous sachant aimants et aimés".

Elle nous invita à regarder attentivement le visage des Méti-sable et nous dit alors : « elles n'ont pas d'yeux, pas de bouche et pas d'oreilles apparentes, mais pourtant elles savent voir, entendre, et dire juste ce qu'il faut dire et cela seulement quand arrive le moment de dire. Elle rajouta : vous allez désormais devoir apprendre à l'école de la vie, alors sachez qu'au-delà des deux oreilles que la nature fait don aux hommes, il faut apprendre à entendre. Entendre le sens de belles et bonnes paroles qui ont le privilège de bonifier et construire l'esprit et la pensée, percevoir la musique et la poésie qui font grandir l'âme et épanouir l'être tout entier, mais aussi et surtout entendre ce qui ne peut être perceptible que par l'écoute, l'attention et la compréhension.

Elle nous précise : il vous faudra apprendre à entendre à la fois les cris d'amour et de souffrance des sans voix et là





Antigone demanda
à la petite assemblée
de placer chacun
des enfants dans le creux
d'une des deux parties
de pierre translucide taillée
en forme d'œuf. Positionnée
en demi cercle au bord
de la rivière, elle nous demanda
à tous, d'être encore
pour un instant à son écoute.

où le monde et la nature qui nous entourent sont peuplés d'êtres qui ne demandent et n'attendent qu'à être entendus pour vous instruire de leurs grandes expériences et obtenir de vous l'estime et le respect attendus ».

Antigone affirma : « Pour bien entendre, il vous faudra voir, et savoir voir bien au-delà de ce que des yeux, peuvent regarder. En effet, si vos yeux vous seront utiles pour vous permettre de voir le monde du visible, nécessaire à la construction de votre être tout entier, vous permettant de vous enrichir par la compréhension de votre environnement, ils vous seront également indispensables pour découvrir le monde dans sa grande diversité, ses grandes beautés, mais aussi malheureusement les injustices, voire les horreurs qu'il porte aujourd'hui encore en son sein. C'est là, dans ces moments difficiles, qu'il vous faudra apprendre non plus à voir, mais à détecter ; c'est-à-dire à voir ce que l'œil ne peut plus voir mais ce que l'esprit ou l'âme que vous aurez su construire en vous sauront, eux, percevoir ».

Elle nous dit alors avant de nous séparer : « Je vous invite à entrer dans l'école de la vie, avec pour mission principale d'apprendre à écouter pour entendre, et à voir pour percevoir ; là seraient pour vous les seuls chemins qui vous mèneront vers la compréhension des choses, vers celui de la connaissance, grâce au discernement qui vous permettra, je l'espère, de faire des choix justes et d'intérêt partagé. Ils vous mèneront ainsi à comprendre l'autre, à accepter pleinement sa différence tout en découvrant l'environnement dans toute sa diversité, et finir par savoir oeuvrer pour que règne cette harmonie nécessaire à l'existence même de votre humanité.

Elle nous dit encore : « Je vous invite donc à aller à l'école de l'humilité, c'est parce que vous saurez être humbles et que vous saurez apprendre, donner et que vous saurez sans jamais attendre en retour, également recevoir. Il va de soi que pour affronter toutes ces épreuves, il vous manquera souvent l'amour que seule une mère aurait pu vous

accorder avec générosité tout le long d'une longue vie, mais il vous sera désormais demandé d'entendre et de percevoir dans tout ce qui vous environne, le don de son amour sans limite. Elle précisa : « Aimez et vous serez aimés » !

Antigone nous dit encore : “Vous avez remarqué ? Je ne vous ai pas encore parlé de la parole, et ce parce que le verbe fut l'oméga, mais il est aussi l'alpha. D'ailleurs est-ce un hasard si la nature n'a doté les humains que d'une bouche alors qu'elle les a dotés de deux yeux et de deux oreilles ? Dans ce monde où le verbe est roi, créant de fait une atmosphère peuplée de paroles multiples souvent inaudibles, dans ce monde où chaque être semble vouloir parler avant même d'avoir appris et parfois déjà même au nom d'une juste liberté qui est celle de l'expression. Je vous dis apprenez à entendre et à percevoir, apprenez à comprendre, apprenez à apprendre, avant de dire. Je vous le dis, le monde de l'homme a besoin de silence pour qu'il puisse réentendre peut-être enfin sa propre humanité, et sa propre pensée !”

Antigone livra à chacun de nous, au nom de notre maman, le plus beau des baisers et les femmes Méti-sable présentes, nous offrirent elles aussi à chacun de nous, un dernier geste de tendresse avant d'apposer la deuxième partie de l'œuf de pierre dans lequel on nous avait déjà lovés.

« Vous serez symboliquement transportés au fil de l'eau de la rivière comme pour renaître parmi les innombrables galets de la Rivière des Galets. Vos grands-parents « Mangro et Pacis » seront là pour vous accueillir ; sachez entendre et écouter leurs sages paroles, car ce sont eux qui assureront désormais votre éducation. Je vous le dis vous entrez de plain pied dans l'école de la vie, vous faites désormais partie des peuples en devenir.

Les « méti-sables » sont comme des chrysalides avant de devenir papillon, et vous aurez, dans cette enveloppe qui caractérise le méti-sable, à vous construire une forte personnalité avant de pouvoir arborer une identité. Vous qui

êtes nés au carrefour des cultures entre l'Afrique, l'Europe et l'Asie, vous qui êtes nés entre l'Occident et l'Orient, soyez curieux et assoiffés des saines pensées et des saintes paroles de tous ces hommes et femmes qui, au-delà des religions, des frontières et du temps ont œuvré et oeuvrent encore pour le seul bien de l'humanité.

Nourrissez-vous de mythologies : autant celle des grecs qui me fit naître, que celles des peuples indiens, malgaches, amérindiens ou encore mélanésiens, ou autres...

Enrichissez vos imaginaires, développez vos capacités d'innover ; tout en veillant à domestiquer vos "ego", à conjurer ainsi vos valeurs personnelles, dans l'intérêt de la communauté."

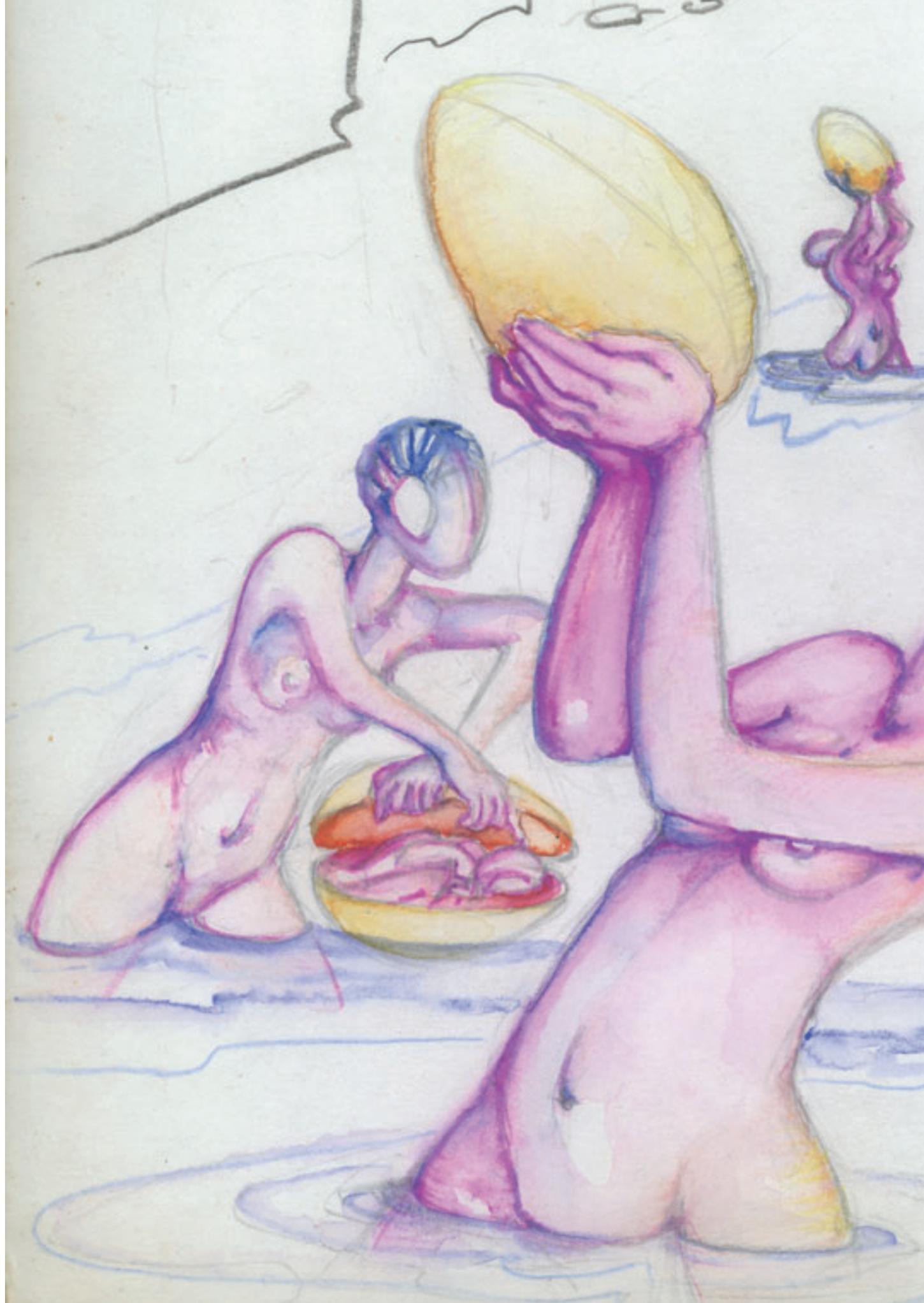
"Cultivez-vous tout en cultivant vos différences, que chacun de vous vise l'excellence dans ce qu'il entreprendra pour construire sa personnalité, mais veillez à ne servir qu'un bien commun, les valeurs de l'humanité. Sachez aussi que si vous savez voir vous me verrez souvent fleurir à vos côtés, de plus il y aura toujours une étoile de la voûte céleste qui aura l'œil sur vous et surtout celle qui demeurera la plus belle à vos yeux, votre maman ».

Après ces paroles, les œufs de pierre dans lesquels chacun de nous se trouvait se refermèrent.

J'eus tout juste le temps d'entendre les clapotis de l'eau sur la coquille de ce nouvel espace fœtal.



Les « méti-sables » sont comme des chrysalides avant de devenir papillon, et vous aurez, dans cette enveloppe qui caractérise le méti-sable, à vous construire une forte personnalité avant de pouvoir arborer une identité. Vous qui êtes nés au carrefour des cultures entre l'Afrique, l'Europe et l'Asie, vous qui êtes nés entre l'occident et l'orient, soyez curieux et assoiffés des saines pensées et des saintes paroles de tous ces hommes et femmes qui, au-delà des religions, des frontières et du temps ont œuvré et oeuvrent encore pour le seul bien de l'humanité.







Baigné par cette ambiance de couleur chaude créée par les premiers rayons du soleil levant qui frappent la voûte ovoïde et le temps de sentir les sensations provoquées par le mouvement dérivant de notre habitacle de fortune, j'ai perdu connaissance jusqu'à me retrouver dans le désert portois, pas trop loin de l'arche qui fut construite pour notre petite tribu. Pacis et Mangro étaient là pour nous accueillir mais déjà fleurissait Antigone, juste à côté de la maisonnette.

Ainsi commença notre nouveau parcours de vie, où tout, dans notre environnement immédiat, servait déjà à notre éducation.

C'est cette terre aride qu'il nous fallu épierrer jour après jour pour enfin livrer à chacun de nous notre petit espace de jardin, tout en contribuant à fournir une à une les pierres qui vont constituer la clôture de la maisonnette, ainsi que celle de nos jardins potagers et fleuris respectifs.

Ces jardins nés du labeur collectif, feront vite la fierté de chacun de nous parce qu'ils permirent à la fois d'améliorer le quotidien sur le plan alimentaire, certes, mais en offrant aussi de temps à autres, à l'un ou à l'autre, quelques menues rétributions. En effet, les jardins potagers étaient rares dans ce quartier privé d'eau et il n'était donc pas

étonnant que quelques personnes viennent parfois demander à nos grands parents de leur vendre quelques légumes de nos récoltes

C'est aussi cette eau si difficile à collecter, à disposer et que malgré mon jeune âge, j'ai dû moi aussi "charroyer" : participer à cet engagement quotidien indispensable à nos besoins de vie, à ceux des plantes, des animaux, mais aussi de notre hygiène.

C'est à cause de l'eau que mon grand frère et moi, nous allions recevoir de Mangro l'une de nos plus belles et fermes leçons.

En effet, un soir, parce que la nuit était déjà tombée, nous rechignions à prendre nos « tacons » (*) pour aller chercher cette eau vitale, c'est avec autorité que notre grand-mère nous dit à tous les deux : « Je vous demande instamment d'aller chercher l'eau qui vous rendra dignes d'être humains, car la propreté en aucun cas n'est le privilège des riches ! »

A partir de ce jour, cette question d'hygiène corporelle fut chose close à jamais dans la famille.

Cette terre, cette eau... c'est encore ces coqs de combats que mon grand-père élevait comme des sportifs de haut niveau, à qui il nous fallait, à ses côtés, dispenser des soins d'entraînement, de massage, et surtout panser leurs blessures après les combats.

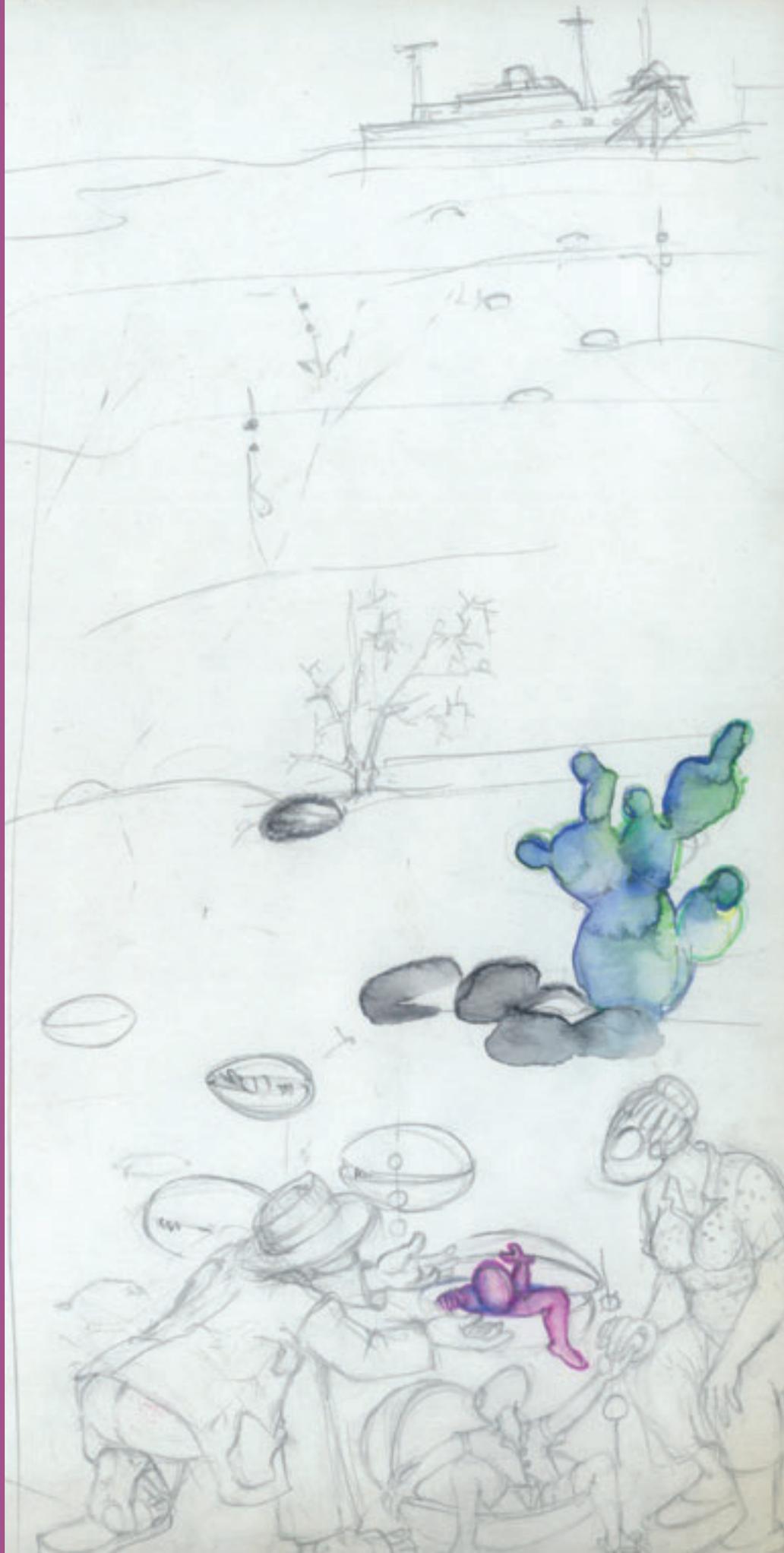
Il va de soi que ma sensibilité me fit bien vite aimer le contact avec les animaux, sans pour autant m'aider à apprécier cette activité chargée de violence. Toutefois, ayant bien vite compris son importance économique pour l'équilibre de notre foyer, je vais comme mes frères et sœurs contribuer pleinement à sa bonne marche. J'ai même parfois trouvé quelques satisfactions en ayant le sentiment d'avoir été utile notamment lorsqu'un coq sérieusement blessé au combat, retrouve très vite santé et vigueur après que nous ayons contribué à lui porter soins et affection.

(*) Récipients destinés à transporter l'eau de chaque côté d'une tige de bois ou de bambou que le porteur mettait sur ses épaules ou la nuque.



Baigné par cette
ambiance de couleur
chaude créée
par les premiers rayons
du soleil levant qui frappent
la voûte ovoïde et le temps
de sentir les sensations
provoquées par le mouvement
dérivant de notre habitacle
de fortune, j'ai perdu connaissance
jusqu'à me retrouver dans le désert
portoïis, pas trop loin de l'arche qui fut
construite pour notre petite tribu. Pacis
et Mangro étaient là pour nous accueillir
mais déjà fleurissait Antigone, juste à côté
de la maisonnette.





C'est aussi la découverte du « rond de coq » (*) lieu de passion partagée où toute barrière sociale semble être exceptionnellement gommée, lieu dans lequel par de simples gestes à distance des contrats sont signés sans qu'à l'issue d'un combat et quel qu'en soient les résultats, ces accords d'honneur soient remis en cause ou renégociés par quiconque. Et puis, il y a tous ces instants d'exception, qui tels des émulsions sensibles de la photographie se révèlent dans les couches profondes de ma mémoire, contribuant à nourrir sans nostalgie aucune et de manière raisonnée mes choix et mes pensées.

Que dire de toutes ces autres pellicules qui ne demandent qu'à être révélées pour être partagées ?

Ce sont ici des cochons noirs, des coqs, des poules, des cabris, des bœufs, vivant en toute liberté dans la cité. Certes ce n'était pas hygiénique mais combien nécessaire à l'autonomie alimentaire des familles.

Et ce sont là des hommes et des femmes réalisant eux-mêmes avec leurs propres moyens, leurs savoir - faire, ce qu'ils appelaient communément « un toit pour la famille ». Tantôt fleurissait des paillotes à ossature de bois ou de bambous, recouvertes de paille de vétiver ou encore de feuilles de lataniers. Ailleurs, d'autres travaillant à la réalisation de leur maison en bois sous tôles grâce à la récupération de matériaux souvent issus des conditionnements de marchandises d'importation. Il est à noter que les fûts de 200 litres, une fois déployés, donnaient aux maisonnettes construites des allures de patchwork dont la texture pouvait être changeante au gré du temps par l'oxydation des tôles, par l'altération des peintures des marques qui s'affichaient encore. Ces auto-constructions souvent réalisées par des occupants sans titres de propriété sur les terres de la collectivité ne répondaient pas aux règles et normes d'urbanisme mais elles permettaient aux famille de disposer d'un habitat.

(*) « Ronds de coqs » :
type d'arène de terre
battue qui sert
aux paris dans
les combats de coqs.

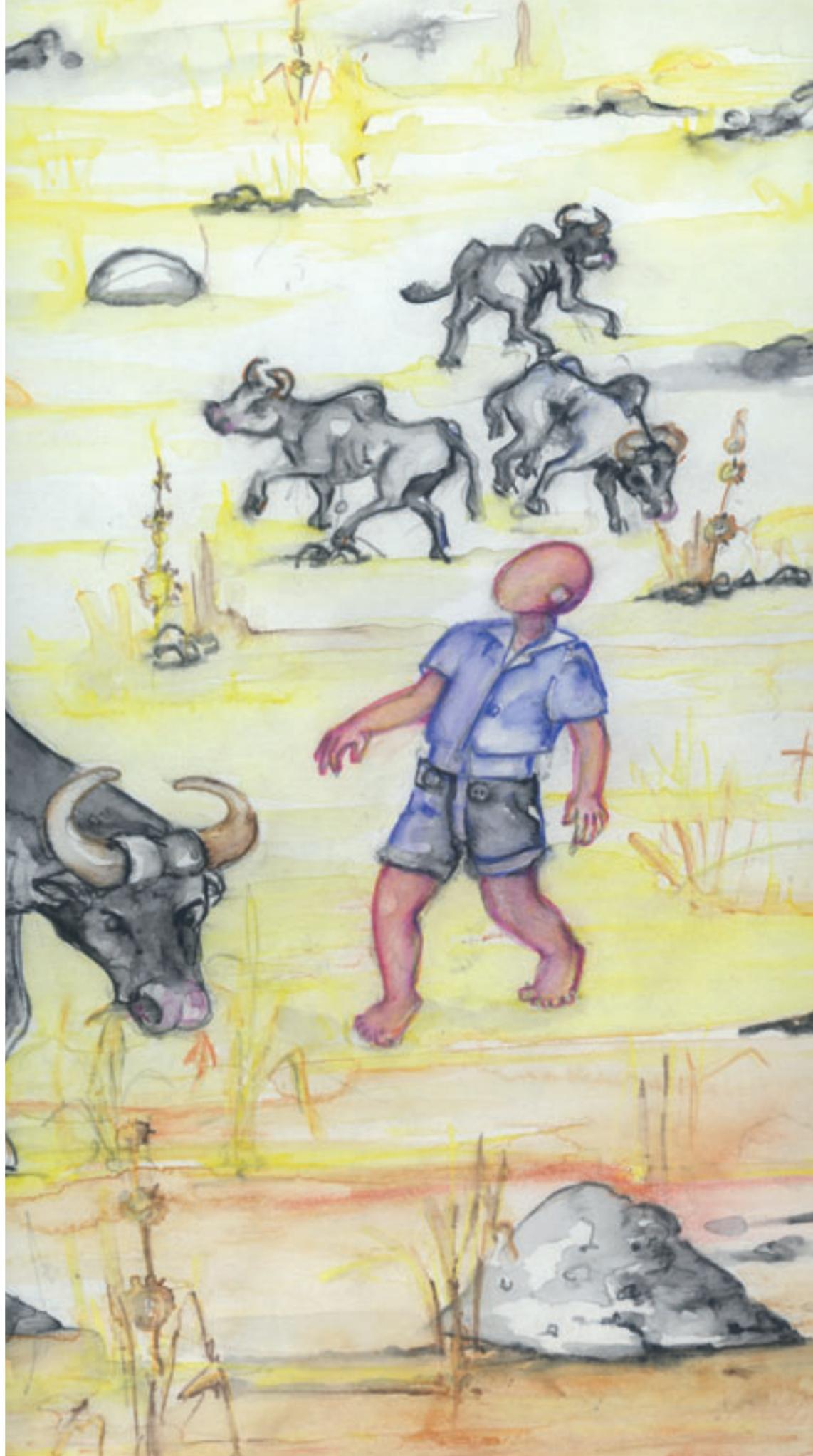
Ces initiatives souvent individuelles, sans vision d'un aménagement d'ensemble du territoire concerné ne pouvaient

certes que causer à terme, malgré elles, des nuisances tant en matière de pratique sociale que de condition sanitaire (promiscuité, insalubrité).

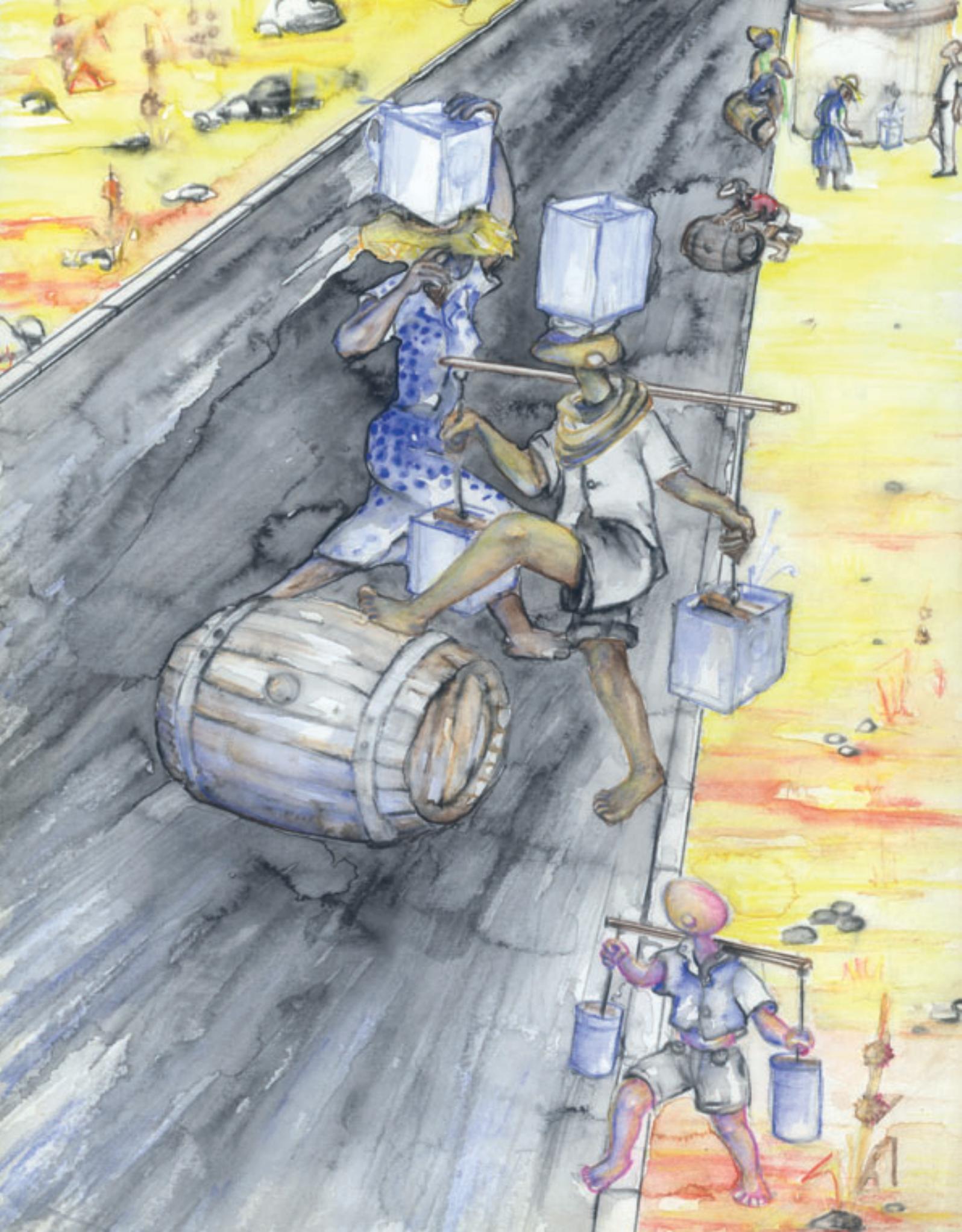
Mais ces engagements de familles hors cadres, mais responsables, ne mobilisaient-ils pas déjà les énergies positives, créatrices du citoyen d'hier ? Qu'en est-il de la citoyenneté d'aujourd'hui, à l'heure où nous disposons d'outils adaptés et de tant de connaissances en matière d'aménagement, où en sommes-nous pour garantir un droit au logement à tous ?

Ce sont aussi les dockers, les mêmes peut-être qui hier encore construisaient eux-mêmes pour leurs familles, un « toit de fortune », afin de se rapprocher de ces emplois possibles qu'offrait le port. Animant de leur force physique la scène portuaire, ils n'avaient pour seul espoir d'avoir demain, tous les surlendemain, des journées d'embauche. Cela permettrait à chacun, aux yeux de sa famille et aux yeux de la société, de demeurer le père digne, capable de nourrir les siens.

Par ailleurs se révélaient à moi les gens de la nuit d'une ville portuaire qu'enfant je pouvais croiser en sécurité, en toute confiance.









En effet, un soir, parce que la nuit était déjà tombée, nous rechignions à prendre nos « tacons » pour aller chercher cette eau vitale, c'est avec autorité que notre grand-mère nous dit à tous les deux :
« Je vous demande instamment d'aller chercher l'eau qui vous rendra dignes d'être humains, car la propreté en aucun cas n'est le privilège des riches ! »









Ce sont ici des cochons noirs, des coqs, des poules, des cabris, des bœufs, vivant en toute liberté dans la cité. Certes ce n'était pas hygiénique mais combien nécessaire à l'autonomie alimentaire des familles.







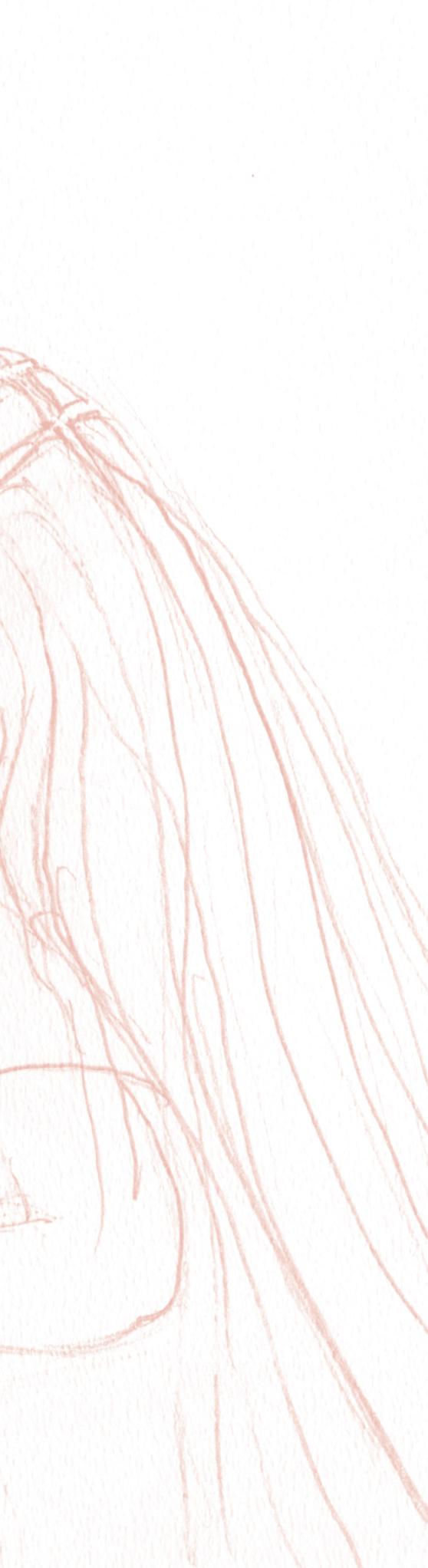






Ce sont aussi les dockers,
les mêmes peut-être
qui hier encore
construisaient eux-mêmes
pour leurs familles,
un « toit de fortune », afin
de se rapprocher de ces emplois
possibles qu'offrait le port.





Au moment même où mon esprit commençait à s'éveiller au sens des choses, des mots et des connaissances à peine acquises à l'aune d'expériences heureuses ou malheureuses je découvrais l'étrange sensation de devoir subir avec impuissance la mutation du corps que j'habitais.

Alors que je sentais monter en moi comme la sève d'un arbre, un énorme besoin d'amour qui se confondait avec un gigantesque besoin d'offrir de l'amour, j'éprouvais un tel mal-être que je me suis soustrait au regard des autres.

En effet me demandant à ce moment-là si l'heure n'était pas venue pour que mon corps et mon esprit s'affirment comme Méti-sables, et que ma différence soit d'un coup, d'un seul, exacerbée, j'ai pris peur.

Peur d'être exclu par ma différence.

De fait je me suis exclu moi-même en me renfermant inexorablement. Aujourd'hui encore je me demande si j'aurais vécu la métamorphose de mon corps avec les mêmes douleurs, les mêmes doutes, la même solitude si elle avait été là, maman.

Une chose est certaine, c'est qu'en son absence j'ai usé et abusé du regard d'Antigone afin de tenter de me nourrir

de son amour sans limites et surtout sans aucun jugement. Je ne savais plus si mon esprit avait un coeur ou si mon coeur était esprit, et s'ils étaient l'un et l'autre dotés d'une intelligence ?

Au moment où je ne savais plus vraiment reconnaître les frontières du réel et de l'imaginaire, par un grand jour de fête populaire, j'allais voir apparaître devant mes yeux une beauté d'apparence si délicate et si fragile que mon coeur s'est envolé, au point de s'échapper de mon corps, de mon esprit, pour rejoindre le monde réel.

Accompagné de ma petite soeur, je la voyais, là, devant nous, arborant une belle et longue chevelure ondulée dans laquelle s'amusaient comme des enfants l'ombre et la lumière.

Elle était vêtue d'un petit ensemble - tailleur d'un bleu si délicat qu'il mettait en valeur le satiné de sa peau ainsi que la transparence de la couleur verte de ses yeux.

Alors que la foule s'agitait pour tout voir des festivités, moi j'étais annihilé par cette douce, tendre et délicate beauté qui s'offrait ingénument à mon regard. Au même instant je pris conscience que même si mes yeux disparaissaient de mon visage, je gardais cependant la faculté de voir, avec une sensibilité certaine.

Hors de toute l'agitation populaire, sa mère veillait à son confort, mais aussi, sans le savoir, elle aidait au plaisir de mon regard, car elle l'avait installée dans un petit fauteuil pliant. Telle une infante, elle trônait au milieu de la foule.

Confronté à cette dualité du rêve et de la réalité, c'est avec tristesse et quelque impuissance que je vais la voir un peu plus tard, guidée par sa mère, disparaître au milieu de toute l'agitation.

Alors que je ne la connaissais pas et surtout qu'elle ne m'avait même pas vu, j'étais resté là, habité à la fois par une petite collection d'images de bonheur, déjà envahi par la douleur de l'absence, de l'abandon peut-être.

Mais j'étais sûr d'être capable d'aimer, tout en craignant de ne pouvoir être aimé, peur de ne pas être normal. Donc, sous le regard d'Antigone, j'ai rejoint mon espace de liberté, dans l'unique espoir que mon esprit trouve la paix au contact de l'amour immatériel et sans limite de maman. Mais désormais, mon coeur rêvait, habité de cette furtive, fraîche et délicate beauté. Etait-ce question de providence ? Ce que je puis dire c'est qu'au moment où je n'espérais plus pouvoir goûter à ce qui avait été un mirage de plaisir, je l'ai vue arriver avec sa famille, pour prendre résidence dans la cité où je vivais.

Si la délicatesse de sa beauté et son apparence si fragile avaient déjà conquis mon coeur, il me fallait affronter l'épreuve de son regard limpide et de gagner sa confiance. Fasciné par ses yeux clairs, j'avais envie qu'elle partage ce regard qui découvrait avec candeur le monde du réel imprévu, qui, jusque là n'avait fait que m'effrayer.

Ne pouvant croire au charme de ce corps mutant que j'habitais, ne possédant pas encore le verbe nécessaire, j'ai emprunté à la nature un bouquet de violettes et à Ronsard le texte "A Marie", pour lui déclarer ma flamme, en toute poésie.

A partir de ce jour et malgré ma grande différence, je savais que je ne serai plus seul pour apprendre à affronter le monde.

Je revois encore cette ville où les sentiers et ruelles non éclairés étaient légion, et dans lesquels pourtant on pouvait être habité par la peur de drôles, inquiétantes et mystérieuses silhouettes, mais jamais par celle d'un homme car il nous était inimaginable qu'un adulte ne soit pas protecteur d'enfants. Mais à l'heure où j'écris ces notes, devant les infanticides et agressions multiples sur mineurs que relatent les médias partout dans le monde se pose la question de savoir si nous étions d'une extrême inconscience ou si c'est l'homme qui aurait perdu ce qui faisait de lui cet animal d'exception disposant d'une pensée, « son humanité » ?





Je revois encore cette ville où les sentiers et ruelles non éclairés étaient légion, et dans lesquels pourtant on pouvait être habité par la peur de drôles, inquiétantes et mystérieuses silhouettes, mais jamais par celle d'un homme car il nous était inimaginable qu'un adulte ne soit pas protecteur d'enfants.





C'est malheureusement face à ces drames et à mon impuissance que le sens des paroles d'Antigone commence à résonner en moi.

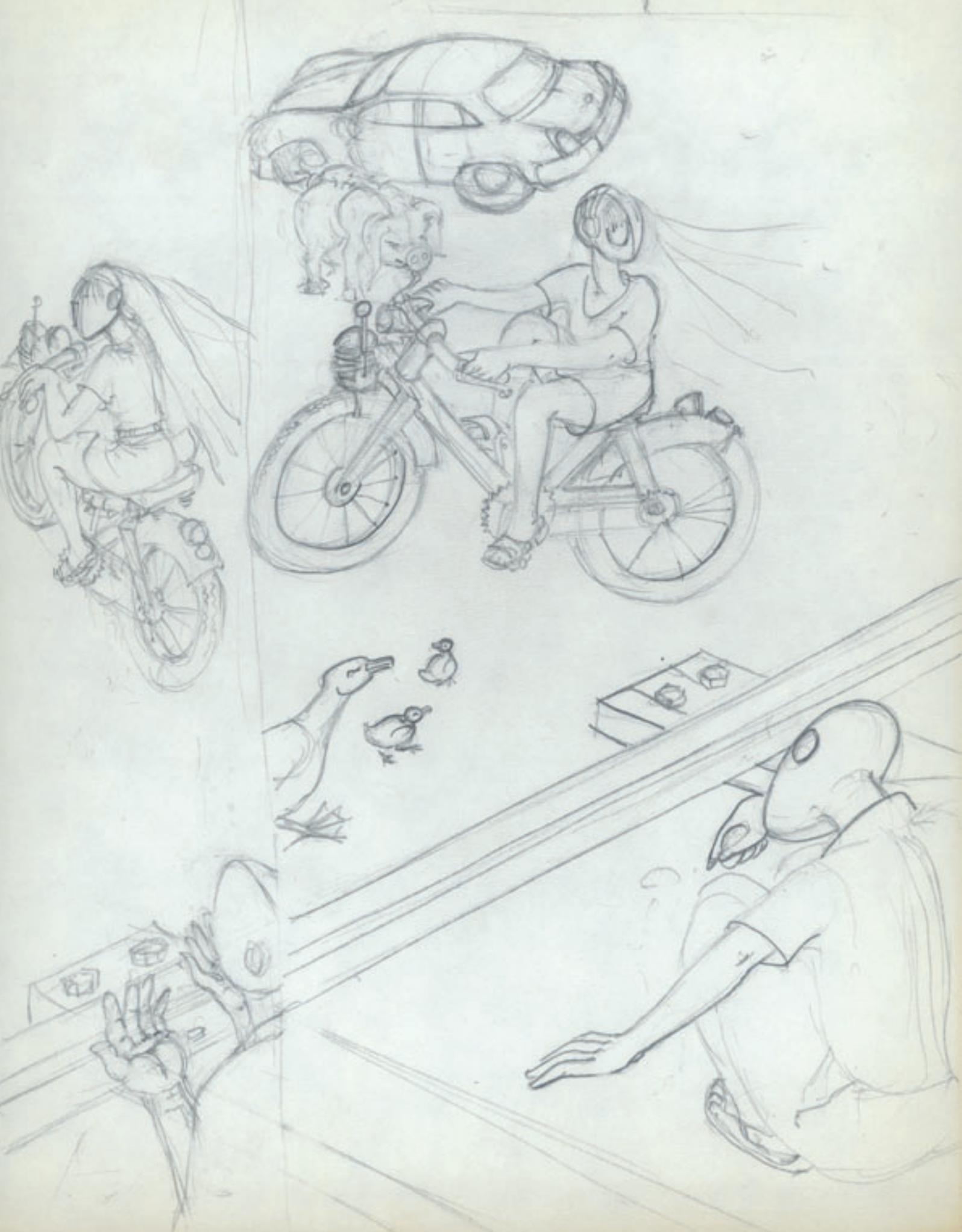
Conscient de ne pas posséder encore toute la connaissance nourrie de science et d'expériences qui m'autoriserait à exprimer une quelconque pensée sur des questions qui sont de véritables enjeux fondamentaux de l'humanité : l'amour, l'éducation, l'environnement, l'aménagement, l'habitat, l'autonomie alimentaire et énergétique, en quelque sorte le vivre et le cohabiter avec et dans le respect de l'autre

Toutefois, ce premier travail mené sur moi-même m'aura au moins permis d'abord de retrouver au cœur de ma mémoire les paroles d'Antigone et d'en comprendre peut-être enfin le sens, je l'espère.

Je m'attache désormais à faire émerger une à une des images marquantes de mon jeune parcours de vie en les confrontant à mes connaissances et expériences renouvelées au contact des autres. Comme les éléments d'un puzzle, je compte ainsi cultiver une mémoire vivace qui se nourrit des enseignements d'hier et d'un aujourd'hui perpétuellement renouvelé. Pour mieux me comprendre, et même connaître la destinée dans laquelle je serai en mesure de me projeter et de poser peut-être une pensée, celle d'un « Méti-sable » responsable au service des valeurs de l'humanité.



Ne pouvant croire
au charme de ce corps
mutant que j’habitais,
ne possédant pas encore
le verbe nécessaire,
j’ai emprunté à la nature
un bouquet de violettes
et à Ronsard le texte “A Marie”,
pour lui déclarer ma flamme,
en toute poésie. A partir de ce jour
et malgré ma grande différence,
je savais que je ne serai plus seul
pour apprendre à affronter le monde.



Ce texte, et les quelques images aquarellées qui l'accompagnent, n'est autre que l'expression écrite et imagée d'un être qui semble ne pas encore savoir s'il est ou s'il devient "Méti-sable". Je les accompagnais d'une analyse étymologique voire même anatomique du "Méti-sable il y a fort longtemps, de façon forcément subjective. Cela n'aura jusque là servi qu'à nourrir mon travail plastique, et ce durant une quarantaine d'années. Partant de l'hypothèse que ces êtres seraient la révélation "d'un peuple en devenir", je me suis servi des propos de notre conteur pour en faire référence



**“Na in nouvo bardzour i fé la vi
Na in bardzour nèv i dans ek la vi”**
(Carpanin MARIMOUTOU, pour Aurore - 11 novembre 1992)

Ethymologie du mot composé Méti-sable

*Contrairement au mot métis, le mot Méti n'existe dans aucune de nos références grecques ni latine. je me suis donc dit : ne serait-il pas extrait d'une archéologie de nos mémoires collectives, ne signifierait -il pas « l'originant * » ?*

N'aurait-il pas eu pour mission de faire naître le « Méti-sable » afin de générer un peuple nouveau qui tenterait de cultiver la tolérance, l'harmonie, l'amour, la solidarité, la paix, le respect, la volonté d'un intérêt partagé entre les êtres ; en quelque sorte la sagesse d'une humanité perdue qui serait à retrouver ?

Le mot sable n'évoque-t-il pas, lui, à la fois :

-le mouvement, bien souvent illustré par des paysages de « l'éphémère perpétuel » qui nourrit nos rêves et nos imaginaires, comme les déserts ou les plages dont les formes se font et se défont au rythme du vent ou des marées., des extractions et par conséquent du temps ?

-la multiplicité, comme référence à cette promesse que le Dieu d'Abraham lui aurait faite : « Avoir une descendance aussi nombreuse que le sable du désert » ?

-le paradoxe, caractérisé autant par l'instabilité, que par une très grande solidité. En effet, ce sable ne serait-il pas devenu cet agrégat privilégié qui garantit l'édification solide de nos ouvrages d'arts, et de nos habitats, alors qu'il est aussi mouvant, déstabilisant, souvent illustré par un dicton populaire qui dit : « On ne construit pas sur du sable ». ?

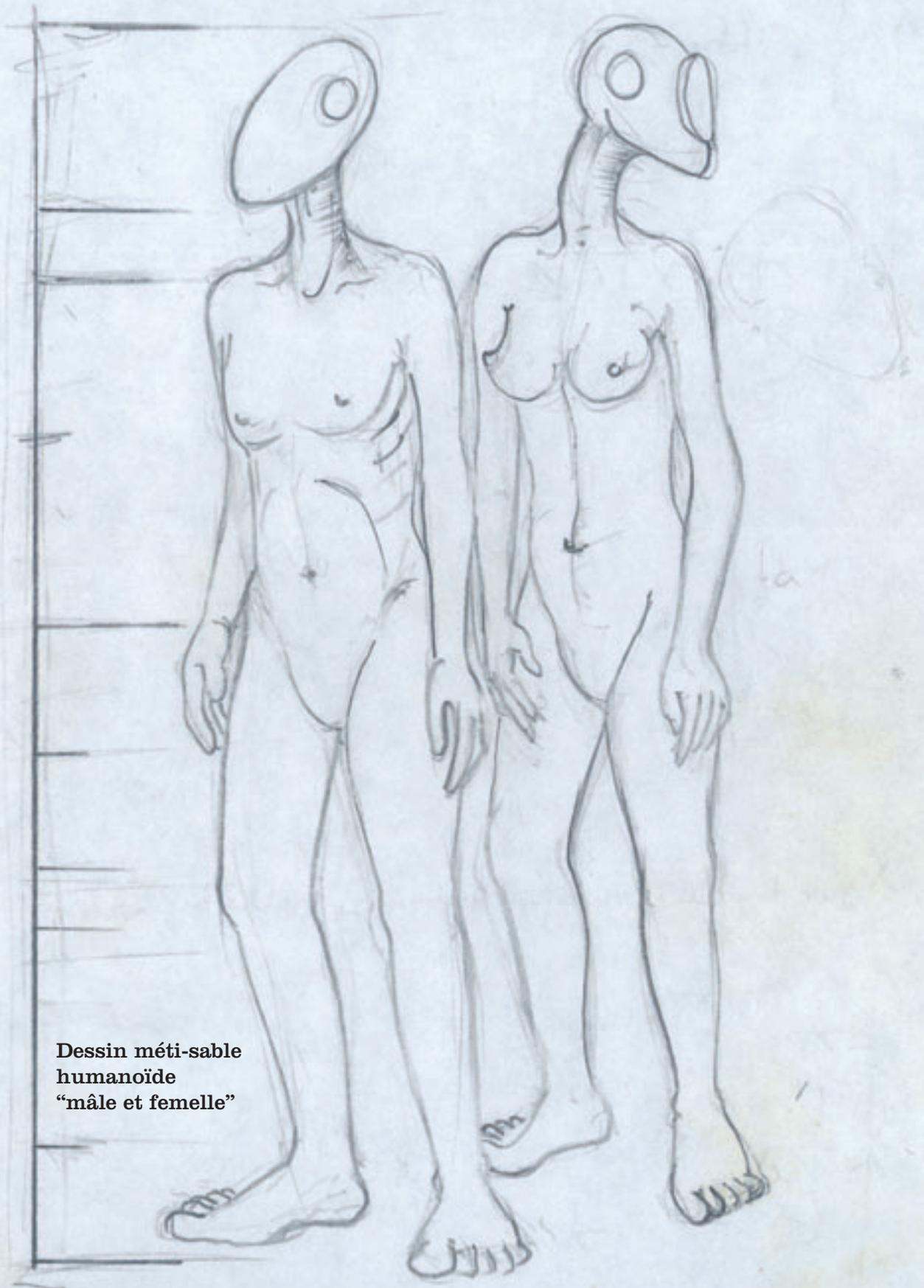
Ce sable, matériau que l'on croyait inépuisable n'est-il pas aujourd'hui devenu aussi rare et précieux que l'eau ? N'avons-nous pas, Hommes à l'échelle de la planète, surexploité cette ressource au point de fragiliser notre environnement ?

() Originant : terme utilisé par Frédéric Nietzsche pour qualifier le créateur.*

Et si Méti-sable portait en lui à la fois les signifiants de craintes, d'espairs, ou encore ceux de la quête d'un l'Eden ? Et si cet Eden était cette terre disposant à la fois d'un environnement naturel et humain riche mais combien fragile, instable, alors qu'elle a tous les ingrédients nécessaires à la connaissance, nécessaires à la réussite d'une ambition immense, à condition d'être responsable : « l'harmonie partagée entre les êtres de cette planète, ce qu'ils habitent, leur terre nourricière ? »



le
méti-sable PL 1



Dessin méti-sable
humanoïde
"mâle et femelle"

Anatomie du Méti-sable

Sur le plan anatomique le « Mé-tisable » serait un humanoïde de taille très variable, allant de quelques centimètres à plusieurs mètres de haut.

En comparaison avec les humains, le « Méti-sable » serait d'apparence asexuée, toutefois la différence entre mâle et femelle se ferait par la présence ou non de seins.

De la mémoire orale qui accompagne le mystère de « Méti-sable », certains prétendent même avoir vu des femelles ne disposant que d'un sein, ou de seins à l'envers.

Toujours en comparant avec nous, humains, il y aurait à constater l'absence apparente d'yeux et de bouche sur leur visage, alors qu'existeraient des formes épurées apposées à l'emplacement même qu'occuperaient nos oreilles, et nos yeux ce qui leur donnerait un peu un aspect d'insectes. Par ailleurs, le mâle ne semble posséder que ce qui pourrait faire fonction d'oreille, alors que la femelle, elle, disposerait en plus d'une forme un peu démesurée à l'emplacement d'un de nos deux yeux.

Doit-on pour autant en déduire que chez le « Méti-sable », le mâle ne peut qu'écouter et entendre pendant que la femelle, en supplément, aurait la faculté de regarder, par conséquent de voir ?

Toutefois, de par son importance volumétrique et de son aspect miroir, cette forme que nous qualifions d'œil apposée à même le visage de la femelle « Méti-sable », questionne :

-Est-ce bien pour voir, pour voir loin, pour se projeter... ? Ou est-ce que c'est fait pour que l'autre s'y mire ? Si cela devait être le cas, faut-il au moins que ce dernier puisse voir ? Et si tout simplement cette forme miroir servait à ce que la femelle se laisse regarder et contempler de l'intérieur et que sa plus grande beauté serait de ce fait, en elle ? N'ayant aucune base tangible et scientifiquement vérifiable, je me contenterai de n'être ici que dans ce questionnement ou bien dans une simple affabulation.

Enfin, puisque ni le mâle, ni la femelle « Méti-sable » ne disposent de bouches, doit-on en conclure que le « Méti-sable » n'aurait aucun besoin de communiquer ? Et s'il disposait plutôt d'un mode de communication autre que verbal ?

Et si, bien qu'humanoïde, il disposait de moyens de dialogue qui s'apparenteraient à ceux de certains animaux comme les baleines ou les chauves souris ?

Et si la nature leur avait tout simplement fait don d'une grande sagesse qui consisterait à entendre, voir, par conséquent apprendre, comprendre et agir, sans jamais avoir rien à dire ?

En tous les cas, face à ces énigmes, c'est au travers de mon travail plastique que, de fait, je me suis rangé de plus en plus derrière l'hypothèse qui me paraissait la plus plausible : « Méti-sable » serait synonyme de « peuple en devenir » !

En conséquence, pour œuvrer, je vais moi aussi me placer sous le regard d'Antigone, cette petite fleur sauvage que je me suis permis de regarder comme une personne, alors qu'aujourd'hui encore, à l'instar du soleil de Jacques Prévert, personne ne la regarde.

Je crée alors une première installation plastique intitulée « Méti-sable et ses avatars : Méti-son, Méti-sage et Méti-sait... une installation qui fut très rarement présentée au public,

Cette installation pensée à la fin des années 70, réalisée dans les années 80, ne sera présentée au public pour partie qu'une première fois au centre Universitaire de La Réunion pour une exposition d'Art, sous la grande varangue-jardin, avenue de la Victoire, puis une seconde fois en intégralité, en décembre 1997, au magasin 20, dans l'enceinte du vieux port, ville de Le Port. Cette fois-ci ce fut dans le cadre d'une vaste exposition personnelle intitulée « La tribu du Bois d'lé ».



**Méti-sable,
humanoïdes mâles.**

Technique mixte
(pierre et verre assemblés à l'Epoxy,
sur polyuréthane expansé).



Produce of
export only

MADE IN
LISHED

Méti-sage se présente dans un espace ex-voto, ex-moto, ex-loto...

Le Méti-sage semble vouloir s'appropriier toute divinité de peur de passer à côté du bon et vrai dieu. Il semble aussi vouloir ériger en divinité tout bien qui sacraliserait la promotion sociale de l'être.

Texture de jute collé à l'époxy sur polyuréthane expansé, ainsi que tous produits de consommation qui peut servir le sens de l'installation.



Esquisse "Métisson"

Meti-son se veut musique jusqu'aux entrailles, mais son besoin d'exister est tel qu'il l'amène à jouer dès qu'il se trouve en présence de quelqu'un d'autre.

Il joue seul et ne peut en aucun cas partager une partition avec quiconque. Méti-son, c'est « Moi-je ».



2008 ASSESSMENT

USZB

Watson

ZIM

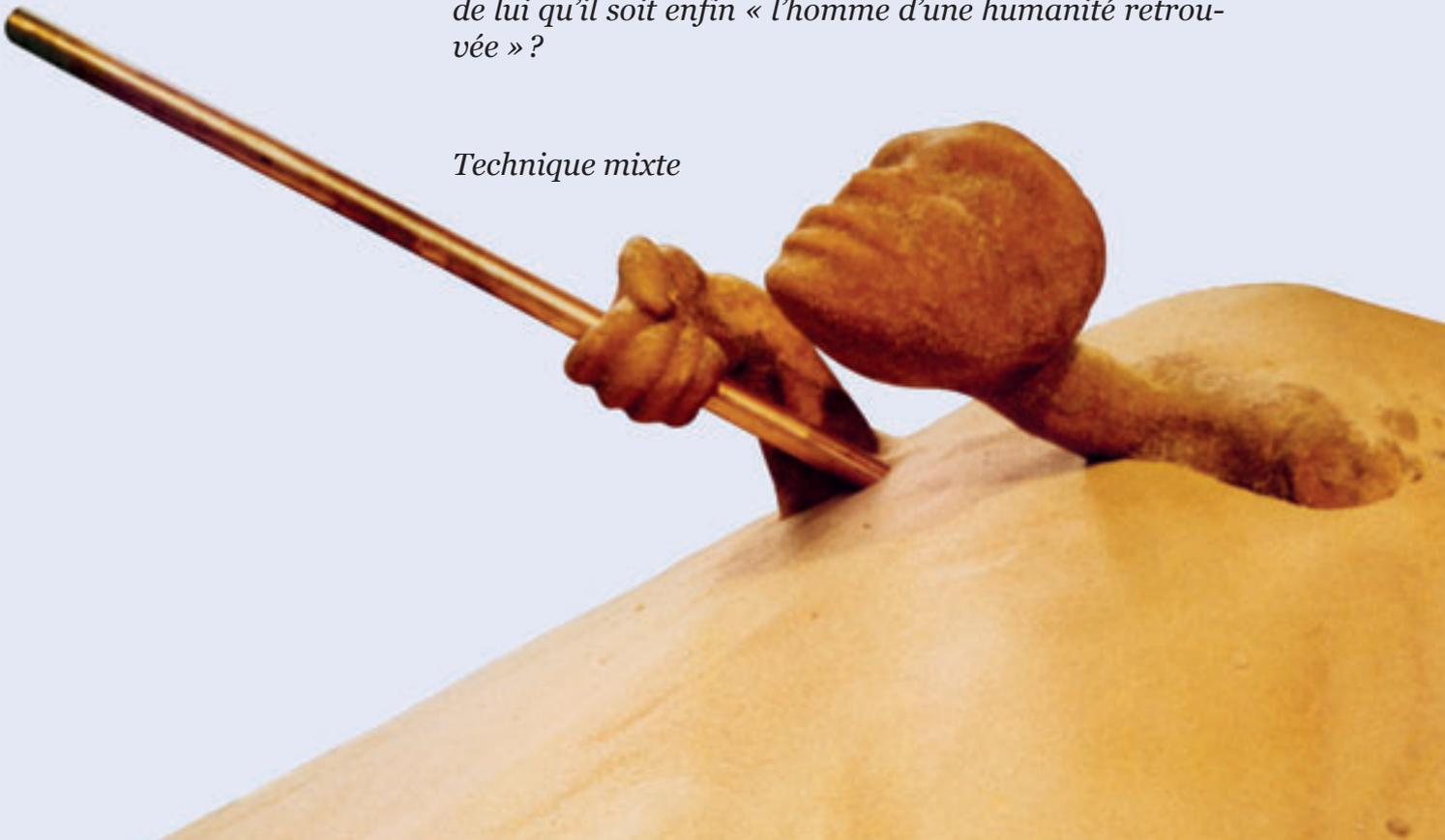
C'est une installation évoquant un sablier de sucre duquel émerge un des Méti-sables ayant une texture en sucre.

Le visage toujours ovoïde du Méti-sable s'extirpant du sucre et du temps qui s'écoule, laisserait poindre une bouche et des yeux encore clos.

Comme pour dire : « Et si au fil du temps Méti se mettait à savoir et s'il se mettait à dire ? »

Est-ce que cela signifie que le partage d'une sagesse et du savoir acquis dans l'espace et dans le temps exigera de lui qu'il soit enfin « l'homme d'une humanité retrouvée » ?

Technique mixte



à:

Maman Ninik

Papa Dédé

Pacis et Mangro

Gros Lou, Tina, Tianette, Tiantian, Nini

Calette

Shobin, Gilou, Nanou

et

Toutoulingue le Conteur

